



Lettres québécoises Page D 3
Littérature québécoise Page D 4
Le feuilleton Page D 5
La chronique de Robert Lalonde
Page D 6
Essais québécois Page D 7
Littérature française Page D 8
Architecture Page D 9
Littérature jeunesse Page D 10
Essais étrangers Page D 11
La vie littéraire Page D 13

◆ ◆ ◆

La déferlante O'Brian

«Toute bataille verrait sombrer le premier navire à perdre un mât ou une voile essentielle et donc la maîtrise de sa manœuvre: la perte corps et biens.»

Patrick O'Brian,
L'Île de la désolation

Il est des romans dont le plaisir naît par leur pouvoir d'évocation, par leur capacité à faire revivre des réalités qui prennent naissance dans les rêves de toutes les enfances. Depuis Daniel Defoe, la mer et ses aventuriers sont sources de mille voyages... livresques. De la littérature contemporaine, Patrick O'Brian est un «grand maître à bord».

GUYLAINE MASSOUTRE

Patrick O'Brian est né en Irlande en 1914. Depuis des années, il vit dans le sud de la France, près de l'Espagne. Inconnu jusque dans les années 80, alors qu'il a traduit Kessel, de Beauvoir, Aragon, Lacouture et Papillon, il est aujourd'hui l'auteur d'une saga maritime à succès, dont voici les cinq premières traductions françaises, parmi dix-huit volumes à ce jour. Cinq volumes pour filer au Brésil et aux Indes, à la Réunion et à l'Île Maurice, et jusque dans les mers australes.

Tous les amateurs de bateau raffolent de sa plongée dans l'histoire, menée avec suspense par le capitaine Aubrey à travers les intrigues de la politique anglaise, tant intérieure qu'extérieure.

Ancien agent des services secrets britanniques durant la guerre, tout comme sa femme à qui il dédie ses romans, cet homme discret est aujourd'hui sous le flash des projecteurs, parce que son roman-fleuve (dont les épisodes peuvent se lire séparément) atteint la consécration des best-sellers de l'aventure.

Son microcosme maritime est un laboratoire humain, pour spécimens excentriques éprouvant leur liberté dans la promiscuité et les contraintes. Parmi tous ces toques, Aubrey fait figure d'un sage. Sa femme Sophie y glisse quelques cartes. Et Maturin, médecin doublé d'un espion, en est une autre figure importante, romantique et parfaitement complice du genre. Cette épopée de mer, populaire et savante, convenablement fidèle, génère même des sites internet O'Brian. Comme quoi la déferlante O'Brian invite à sillonner le monde...

Océans et brigands

Il fut un temps où les océans et les mers du globe étaient sillonnées par des milliers de brigands. On ne songe plus guère à la violence des transports, apanage des détresseurs qui surgissaient aux détours des chemins de terre pour commettre rapt et rapines à l'encontre des voyageurs. Vers 1800, la piraterie maritime connaissait elle aussi des heures de gloire. Quelle que fût la couleur du pavillon, les pirates livraient une guerre impitoyable. Ho ! Hisse et ho ! Combien de fortes têtes et de cœurs de marins ce cri de manœuvre a-t-il ralliés ! Car sans équipage heureux, pas de bon navire de combat.

VOIR PAGE B2: O'BRIAN

LIVRES

Lectures

D'été

Le soleil à portée de la page

Tout juste avant le départ à la plage, entre deux crèmes solaires et quelques bonnes bouteilles de rosé pour les soirées chaudes et humides, ne pas oublier le saut à la librairie, l'indispensable tournée livresque. Car si pour plusieurs les vacances sont ternes sans la présence du soleil, pour d'autres, à cet important naturel s'ajoute la petite pile de livres, essentielle pour du farniente réussi.

MARIE-ANDRÉE CHOUINARD
LE DEVOIR

À chaque année son best-seller estival: difficile d'oublier le succès bœuf de l'Anglais Peter Mayle et de son *Année en Provence*, suite et fin. Petit livre d'été, rempli de saveurs et d'odeurs à donner le goût, sinon de partir pour la Provence, du moins de se dénicher un petit rosé, un pastis ou un peu de tapenade sur un quignon de pain. Écriture légère, roman d'atmosphère, on s'imaginait aisément le livre à la main, chapeau sur le bord des yeux masqués par les lunettes, la tête agréablement engourdie par l'apéro.

Peter Mayle connut son succès. À d'autres désormais de savourer un été de gloire. Plutôt que de jeter notre dévolu sur un seul et unique bouquin, choisissons ici de partager quelques-unes de nos bonnes surprises, certaines d'entre elles étalées bien en évidence dans la majorité des librairies.

Commençons non pas par un léger hors-d'œuvre mais plutôt par une pièce maîtresse: *Une histoire de la lecture* (Actes Sud/Leméac), savoureux parcours personnel livré par Alberto Manguel, vaste fresque historique avec comme personnage principal, le livre. Comment transforme-t-on un lieu en y lisant? *J'ai cherché partout le bonheur, avouait Thomas à Kempis au début du XV^e siècle, mais je ne l'ai trouvé nulle part, sinon dans un petit coin, avec un petit livre*, rapporte Manguel. Une tournée de 400 pages pour comprendre comment la lecture devient une passion et surtout décortiquer son penchant pour le livre.

Lectures de l'étranger

Vacanciers, vous qui choisissez le confort de la terrasse ou les atours des différentes régions de la province, une petite lecture de l'étranger servira peut-être à vous donner l'impression de partir vers d'autres cieux? Après le charme de son *Testament français* (Prix Goncourt et Médicis en 1995), le Russe francophile

Andrei Makine explore les avenues du polar avec *Le Crime d'Olga Arbélina* (Mercure de France). Après les hauteurs du primé testament, certains ont dit que le crime payait moins... Jugez-en par vous-même.

Etrangers toujours, plumes connues: Milan Kundera, autre francophile invétéré, livrait cette année *L'Identité* (Gallimard). Les adeptes le liront quoi qu'on en dise, les curieux y découvriront un étrange chassé-croisé entre les différentes visions qu'on peut avoir d'une seule et même personne. Ce qu'elle est, ce qu'on croit qu'elle est, ce qu'elle peut être avec d'autres.

Après *Soie*, qui avait charmé le lectorat international, Alessandro Baricco revenait à la charge, toujours aussi séduisant dans le verbe et la pensée, avec *Océan mer* (Albin Michel), lecture de piscine, de lac ou de Méditerranée.

Lectures de l'Hexagone

Hors de nos frontières, encore et toujours, la charmante Emmanuèle Bernheim a écrit une toute petite — trop petite, et c'est bien là son seul défaut — plaquette sur les rendez-vous que la vie nous planque en plein visage, hasard amoureux d'un soir, dans ce cas-ci d'un *Vendredi soir* (Gallimard). Il y eut aussi le passage chez nous d'un drôle de luron, jeune écrivain maintes fois salué par la critique, Alexandre Jardin. Avec *Le Zubial* (Gallimard), le Français essaie un nouveau genre, celui du témoignage, de la lettre-hommage à un père qui a marqué le cours de sa propre existence, en faisant ce qu'il est, ce qu'il écrit, embellissant et compliquant du même souffle son quotidien. Les inconditionnels — devrions-nous féminiser ce substantif? — qui sentaient dans la plume de Jardin quelque malheureuse redondance y verront la même inspiration mais une forme entièrement nouvelle, tout à fait réussie.

VOIR PAGE B2: SOLEIL

AUTOBUS DUPLESSIS • BANQUE NATIONALE DU CANADA
CONSEIL DES ARTS DE LA COMMUNAUTÉ URBAINE DE
MONTREAL • CONSEIL DES ARTS DU CANADA
ÉDIFICE BELGO • LE DEVOIR • LE SABORD • MINISTÈRE
DE LA CULTURE ET DES COMMUNICATIONS DU QUÉBEC
OPTICA • PARACHUTE • PRATT & WHITNEY CANADA
RITZ • CARLTON KEMPINSKI MONTREAL
SERVICE DE LA CULTURE DE LA VILLE DE MONTREAL
TÉLÉCITÉ-TMI • TRANS ART • VIA ROUTE • VIE DES ARTS

VISITEZ LES GALERIES MEMBRES
DE L'AGAC À MONTREAL :

Galerie Simon Blais • Galerie Christiane Chassay
Galerie Éric Devlin • Galerie Graff • La Guilde
Graphique • Galerie Elena Lee • Verre d'art

Navette 5\$ les samedis 20 et 27 juin de 12h00 à 17h00

PEINTURE FRONTINIÈRE

UN MÉGA-ÉVÈNEMENT
LES ACTUALITÉS DE LA PEINTURE ABSTRAITE
PLUS DE TRENTE LIEUX D'EXPOSITION
PLUS DE 250 ARTISTES
EXPOSITION THÉMATIQUE :
ÉDIFICE BELGO À MONTREAL
DU 6 JUIN AU 11 JUILLET 1998
UNE RÉALISATION DE L'ASSOCIATION DES
GALERIES D'ART CONTEMPORAIN (MONTREAL)
RENSEIGNEMENTS (514) 861-2345

ÉDIFICE BELGO
Galerie René Blouin
Galerie Yves Le Roux
Galerie Lilian Rodriguez
Galerie Trois Points

Navette 5\$ les samedis 20 et 27 juin de 12h00 à 17h00

LOISIRS

Sport et santé

SANTÉ ET BIEN-ÊTRE
PAR L'AQUAFORME

Nancy Leclerc, Éditions de l'Homme
Montréal, 1998, 140 pages

Utilisant les propriétés de l'eau, l'aquaforme permet d'améliorer la flexibilité, l'endurance cardio-respiratoire et musculaire tout en respectant le rythme du corps. Diplômée de l'Université de Sherbrooke, l'auteure enseigne l'éducation physique depuis plus de huit ans. Elle propose plusieurs exercices qui font appel au serpent (ce que plusieurs appellent un spaghetti ou nouille aquatique), outil devenu indispensable pour les adeptes de l'aquaforme. Le serpent offre confort et flottabilité; il est disponible dans de nombreux magasins à prix très raisonnables. On trouve dans ce guide pratique et bien fait deux chapitres consacrés, l'un aux femmes enceintes, l'autre aux aînés.

GUIDE DE MISE EN FORME

Collectif, sous la direction de
Pierre Harvey, Les Éditions de
l'Homme, Montréal, 1998, 221 pages

Cet ouvrage s'adresse aussi bien aux personnes actives qu'à celles qui veulent entreprendre un programme d'activités physiques. Il répond aux nombreuses questions que se posent ceux et celles qui veulent prendre les moyens pour demeurer en forme. Les auteurs ont travaillé en étroite collaboration avec le skieur canadien Pierre Harvey. Ensemble, «ils se sont donné la mission de rassembler et de diffuser des connaissances susceptibles d'aider toute personne à adopter un mode de vie actif, à le conserver le plus longtemps possible et à en tirer plaisir et bénéfices». Ce guide aborde quatre aspects de la mise en forme: l'activité physique, la santé et le bien-être; l'entraînement; l'alimentation et finalement l'équipement. En plus de renseignements utiles, on y trouve de nombreux conseils pratiques.

LA NATATION

Jeff Rouse, Libre Expression
Montréal, 1998, 37 pages

Au fil de cet album largement illustré en couleurs, l'auteur, médaillé olympique américain, dévoile aux jeunes passionnés toutes les facettes de la natation. À l'aide de photos, d'explications claires et d'une méthode éprouvée par les champions, l'auteur décrit les secrets du crawl, du dos crawlé, de la brasse et de la nage papillon. Cela a l'air si facile que l'on a envie de s'y mettre. Un joli cadeau de fin d'année scolaire, tout comme, dans la même collection, chez le même éditeur, *Le Roller* (ou «patin à roues alignées») où le champion mondial, Chris Edwards présente les connaissances et les techniques essentielles à la pratique de ce sport de plus en plus populaire.

ROLLERS

Nottingham et F.J. Fedel
Éditions Vigot, 168 pages

Pour ceux qui veulent s'adonner plus à fond à ce sport, cet ouvrage, aussi illustré en couleurs, propose 48 exercices de faciles à très difficiles, ainsi que trois programmes-échantillons de patinage parmi lesquels vous pourrez choisir selon vos objectifs, votre niveau de forme et la distance d'entraînement désirée. On y trouve également des conseils sur l'entraînement multisport, cyclisme, patins à glace, aviron, ski alpin, snow-board, musculation.

LA MAGIE

Yannick Lacroix, Éditions Logiques
Montréal, 1998, 110 pages

Monde de l'illusion, monde mystérieux, la magie a, de tous les temps, fasciné l'auditoire. Sans dévoiler tous les trucs des magiciens, secrets bien gardés dans la profession, cet ouvrage paru dans la collection «Arts du cirque» guide pas à pas les débutants. L'auteur, magicien professionnel, explique comment se pratique cet art sur scène: présentation des tours, boniments, psychologie, manipulation. L'ouvrage est abondamment illustré. Photos et diagrammes permettent de comprendre comment réussir la douzaine de tours qui y sont présentés.

Renée Rowan

LIVRES

SOLEIL

Lectures d'ici

SUITE DE LA PAGE B 2

À ceux maintenant qui fouleront des sols étrangers, les yeux rivés à des couchers de soleil dont nous ne connaissons pas ici la beauté sauvage, pourquoi ne pas traîner dans le fond d'une valise un petit coin de chez nous? De retour d'un long exil à Paris, la grande Anne Hébert revient avec un récit en poche, *Est-ce que je te dérange?* (Seuil), peut-être moins dérangeant que ce que le titre laisse présager, mais constituant une belle incursion dans l'univers poétique de la Québécoise qui ne décevra pas.

Suggestion toute personnelle, la conclusion des «Chroniques du Plateau Mont-Royal», *Un objet de beauté* (Leméac), la toute dernière livraison littéraire du célèbre Michel Tremblay. On y retrouvera avec délice la pauvre vie d'Albertine, les déboires de Thérèse, mais surtout les rêveries de Marcel, devenu personnage principal dans la vingtaine, grand gaillard emporté dans des fantasmes imaginaires qui font le charme et la touche originale de cette sixième chronique.

Autre exilé resté près de nous dans le cœur, Jacques Poulin écrit *Chat sauvage* (Leméac / Actes Sud). Entre deux éclaircies, bercé par le clapotis de l'eau sur le quai, vous serez transporté. Maintes fois publicisé, et avec raison, le Prix des libraires 1998, cuvée québécoise, s'impose aussi, malgré la gravité du sujet qu'il aborde par la voix d'enfants.

Nouveau venu dans la jungle littéraire, l'écrivain Bruno Hébert est surveillé de toutes parts tant *C'est pas moi je le jure!* (Boréal) a plu. On en redemande!

Amateurs de roman historique, il faudra fureter du côté de la brique patriote que présentait récemment Micheline Lachance. Avec le tome deux du *Roman de Julie Papineau* (Québec/Amérique), *L'Exil*, l'auteure clôt l'histoire des Patriotes vue par une femme négligée par l'histoire, mais qui n'a pas, elle, négligé l'histoire: Julie Papineau, femme du plus cé-

lèbre Louis-Joseph. Pour des vacances prolongées ou des lecteurs rapides, car l'ouvrage est volumineux.

Lectures diverses

Les amoureux de ces mariages entre réalité et fiction voudront peut-être aussi cogner à la porte de l'auteure canadienne à succès Margaret Atwood, qui a brillamment réussi à dépeindre les multiples visages d'une prétendue criminelle véritablement passée dans les environs de l'Ontario en plein cœur du XIX^e siècle. *Captive* (Robert Laffont), pour analyser les différentes facettes d'une seule et même personnalité.

Citons au passage *Le Cercle de Clara* (Leméac), de la mystérieuse Martine Desjardins, et le trop court mais parfait inédit de Gabrielle Roy, *Le Temps qui m'a manqué*, suite de l'autobiographie *La Désertesse et l'enchantement* entreprise par l'auteure quelque temps avant son décès.

Encore sous le charme d'une rencontre avec l'auteure canadienne Nancy Huston, comment oublier de mentionner au passage *L'Empreinte de l'ange* (Actes Sud/Leméac), aussi ravissant mais plus sombre que peut l'être son auteure. Et si vous succombez, passez donc à la bibliothèque ou chez le libraire du coin pour emmagasiner ses précédents succès: *Cantiques des plaines*, *La Virevolte* et *Instruments des ténèbres*.

Quant à moi, je songe avec délice aux vacances. Car même si lire est toujours un plaisir en soi, lire en prévision du travail vous enlève ce je-ne-sais-quoi de l'abandon qui rend au voyage littéraire toute sa saveur. Je pars avec un programme varié: *Nimporque qui et moi aussi*, dont on a dit beaucoup de bien, de l'auteure québécoise Zoomba, *Le Buveur de lune*, du Suédois Göran Tunström, *Une comédie légère* d'Eduardo Mendoza, *La Bataille*, de Patrick Rambaud et peut-être bien aussi le dernier de Mayle, *La Femme aux melons...*

O'BRIAN

La Royal Navy ...
plutôt que la prison

SUITE DE LA PAGE B 2

«Le tambour roulait et tonnait à l'écoutille de la Sophie. On entendait la cavalcade, du bas vers le haut du navire — une ruée désespérée qui semblait donner au battement du tambour une tonalité encore plus pressante. Mais à l'exception des terriens du dernier contingent, les hommes affichaient un visage serein. C'était la revue des quartiers, un rituel d'après-midi que la plupart d'entre eux avaient accompli plusieurs milliers de fois.» La Sophie, sous le commandement de l'Irlandais Jack Aubrey, vient de prendre la mer. C'est un sloop de Sa Majesté britannique, un petit brick coquet et robuste, en partance de Gibraltar sur la Méditerranée.

À son bord, des matelots entraînés à la guerre, marins hors pairs, et un nombre égal de fiefles coquins, durs à cuire qui ont opté pour la Royal Navy plutôt que pour la prison, composent l'équipage, encadré par les officiers: capitaine, lieutenant, maître de manœuvre, commissaire de bord, seconds maîtres, aspirants, canonnier, charpentier et maître d'équipage. En tout, quatre-vingt-neuf âmes ont embarqué. Le lieutenant James Dillon, un papiste irlandais, seconde le capitaine Jack qui, à moins de trente ans, navigue depuis l'âge de douze ans et affiche son ambition: faire fortune, au gré des ordres d'escorte des navires marchands, en attaquant les vaisseaux de tout pavillon, surtout français et espagnol. Son but n'est rien moins que le nettoyage des océans.

Deux canons de chasse menaçants trônent sous le gréement. Dès qu'un vent cinglant frappe les voiles, le gouvernail vibre, la coque craque et gronde. La Sophie file nerveusement. Au-delà de l'horizon, la terre n'est plus qu'une sombre présence lointaine. Tout autour du bateau, la mer étincelante secrète un prodigieux spectacle: dans leur chasse au trésor, les forbans se disposent à livrer des combats mémorables, qui rivalisent avec leurs exploits de navigation.

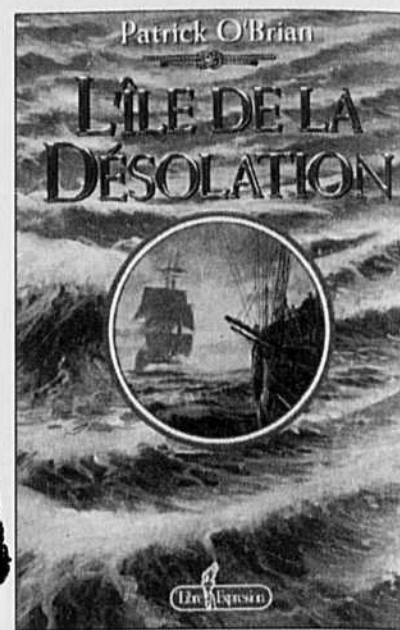
Sous la tension du navire, poussé au maximum de ses possibilités, le cœur des hommes plein d'espoir bat une chamade effrénée.

À l'abordage !

O'Brian est le maître d'une chronique dont les péripéties mouvementées dépasse l'imagination des pures fictions. Dans *Maître à bord*, son récit des multiples combats navals de la Sophie, bourré de hauts faits où le sang-froid voisine avec l'humour noir et où la chance compte autant que l'expérience, repose sur des chroniques et des sources historiques. Journaux de bord, lettres officielles, compte rendus d'époque, transcriptions de procès, témoignages, rien de lui a échappé. Bien sûr, il a eu, sous la plume de Daniel Defoe, un illustre devancier. Mais pour ce dernier, les flibustiers étaient de purs scélérats promis à la potence. O'Brian flatte en eux la mesure et le courage, attaché à ces corsaires mandatés par le gouvernement pour harceler et affaiblir les ennemis de la puissante Albion.

Au premier quart de *Maître à bord*, la Sophie tire sa première salve contre une galère algérienne qui vient d'attaquer un bâtiment norvégien. Dans la fumée suivent les corps à corps. Quels sauvages, mais que d'élégance! La prise est bonne. Puis, la chasse à la proue ennemie se systématisait. Une polacre française de belle taille, chargée de blé et de marchandises, est ainsi dérobée, perdue dans une nuit épaisse, puis capturée. Un autre navire français, transportant de la poudre, est le butin suivant, escorté au port d'attache du sloop anglais.

À terre, les turpitudes de l'escale, essentiellement des beuveries, hâtent le retour en mer, où sévit la discipline des ordres et du fouet. Le li-



guide terrain de chasse devient un champ d'exercices pour perfectionner d'inventives attaques. Les Sophies — ainsi nomme-t-on l'équipage — rusent, escamotant leur pavillon pour s'approcher de leurs proies. Un scitia est pris d'assaut, après une violente échauffourée. Sautés artilleurs! Bâbord la barre, sus à la prochaine escorte, et pousse le feu jusque dans le bastion où elle a trouvé refuge!

«Depuis le début de cette croisière, et sauf erreur de ma part, nous avons pris, coulé ou incendié vingt-sept fois notre propre tonnage»; Aubrey est un conquérant. Fourbus, amaigris, excédés, les hommes d'équipage, délestés de plusieurs compagnons et encombrés de nombreux prisonniers, commencent à avoir l'humeur maussade et irascible. La vie difficile à bord devient un défi de chaque instant. James Dillon parle au diable, tandis que Jack Aubrey harangue l'obscurité. Ces gaillards, au profil de grand mandrill africain, contiennent avec peine leur agressivité, recherchant un exutoire dans l'action. Ils adorent la vie trépidante — raids sur la côte et opérations de piraterie —, et la mer, qui les séquestre étroitement, leur fournit cent occasions de se battre.

L'écriture de O'Brian regorge de détails, tant sur les bateaux, les manœuvres que sur les hommes. On se surprend à s'habituer aux voix terribles, à la gueule fumante des canons et au crépitements des pistolets, à aimer la confusion des abordages. Voiles déchirées, mâts brisés, la Sophie, dans le dernier quart de *Maître à bord*, a piteuse allure. Mais les matelots forment un corps uni: ils savent que les duels opposent rarement des forces égales. Et l'impétuosité des héros, même dans le désastre, protège leur certitude que la douleur est plus intense que durable. Avec un peu de chance, pensent-ils, leurs mérites audacieux seront récompensés...

MAÎTRE À BORD

Capitaine de vaisseau

La Surprise

Traduction de l'anglais
de Jean Charles Provost

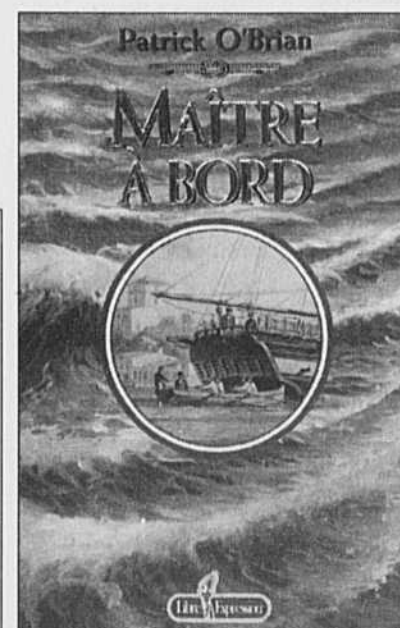
EXPÉDITION

À L'ÎLE MAURICE

L'Île de la désolation

Traduction de Florence Herbulot
Patrick O'Brian

Presses de la Cité/Libre Expression
Paris-Montréal, 1996, 1997 et 1998
393, 475, 367, 314 et 305 pages



Commandez
vos livres
chez
Renaud-Bray

Nous expédions partout au Québec
poste ou messagerie

Montréal : 342-2815

Extérieur : 1-888-746-2283
E-mail : sad@renaud-bray.com

L'été Seuil

William Boyd

368 PAGES • 29,95 \$

Armadillo
ROMAN

«Un ton ironique et enlevé, mêlant humour noir typiquement britannique et considérations sur le destin et le hasard.»
JOSÉE LAPOINTE, *Le Soleil*

«La manière Boyd, c'est de l'invention, de la profondeur et de l'humour, *Armadillo* contient tous ces ingrédients...»
ÉRIC NEUHOFF, *Madame Figaro*

Michael Connelly

384 PAGES • 29,95 \$

Le Cadavre dans la Rolls
ROMAN

«Ma découverte de l'année. Toujours aussi extraordinaire. Un policier tout à fait original [...]. Du très bon Connelly encore!»
JEAN FUGÈRE, *Samedi et rien d'autre, SRC*

«Un thriller absolument irrésistible.»
New York Times Book Review

Arturo Pérez-Reverte

224 PAGES • 24,95 \$

Le Capitaine Alatrisme
ROMAN

«Une espèce de *Trois Mousquetaires* à la sauce espagnole, bourré d'humour, de pièges, de clins d'œil et de rebondissements, toutes les règles du genre sont respectées.»
OLIVIER LE NAIRE, *L'Express*

Les Éditions **du Seuil**

BIBLIOTHÈQUE QUÉBÉCOISE

fête ses 10 ans.

Recevez un livre-cadeau à l'achat
de deux titres de la collection.



Offre valable jusqu'au 30 septembre 1998

En vente chez votre libraire participant



LIVRES

LETTRES QUÉBÉCOISES

Au rayon des lectures sabbatiques

C'est le samedi qui caractériserait le mieux notre époque, selon le philosophe George Steiner. Cette journée vacante dans l'imaginaire occidental, dont ne parlent ni les mythes, ni les Écritures, coïncide entre le vendredi — qui représente la souffrance et la mort de l'amour — et l'utopie du dimanche, jour des rêves de libération et de renaissance, serait celle de la quête du sens: «*des appréhensions et les figurations qui sont en jeu dans l'imaginaire métaphysique, dans le poème, dans la composition musicale, qui parlent de la douleur et de l'espoir, de la chair qui a le goût de la cendre et de l'esprit qui a la saveur du feu, sont toujours œuvres du samedi. Elles ont surgi d'une immense attente qui caractérise l'homme. Sans elles, comment pourrions-nous patienter?*» Steiner désigne ainsi les œuvres majeures de notre époque, nécessaires entre toutes. Mais il est difficile de se tenir à de telles hauteurs. L'été venu et les vacances approchant, il peut nous venir des goûts de lectures sabbatiques qui meublent plus modestement nos attentes, de ces livres qui se laissent difficilement cataloguer, insoucieux des frontières des genres ou des catégories d'âges de leurs lecteurs éventuels.

Lectures D'été

ego de l'auteur, Saxi, comme la plante, s'agrippe à la vie, cherchant la moindre nourriture intellectuelle que dispense chichement le monde actuel: d'où les emprunts, qui paraissent ici obligés. Bref, Girardin et son personnage prennent leur bien où ils peuvent, en braves itinérants de l'esprit.

Ces courts textes sont suivis d'aphorismes de son cru ou glanés chez d'autres, dont la qualité est assez inégale. Certains témoignent d'une simple justesse d'observation: «*Les terrasses de Montcorbier n'ont pas les rues qui vont avec*»; d'autres ne manquent pas de tonus: «*À l'origine, le but de la musique western était de calmer les troupeaux. Et ça continue.*»

Et Saxi s'en va se terminer sur des «*Histoires aussi courtes que vraies*», qui est un coup de chapeau en guise d'au revoir au poète Gaston Miron dont Girardin était un des intimes; l'éternité, comme il le dit si bien, s'est glissée entre eux un 21 décembre, quand Miron s'est éteint. Girardin relate quelques propos du poète, et reproduit une de ses lettres, écrite de Paris en 1985, où Miron explique son silence littéraire par les efforts immenses que lui demande l'écriture; il a donc choisi de transposer son œuvre en paroles et en action: «*Je vis cette action et cette parole comme un travail d'écriture, comme un texte*», écrit Miron. Et il ajoute, magnifique: «*ma vie écrit, je vis comme écrivain.*» Girardin estimant sans doute qu'il a joué son rôle, Saxi aussi va disparaître, comme le laisse entendre le titre du livre.

Robert Chartrand

PAS PIRE

France Daigle, Éditions d'Acadie
Moncton, 170 pages

Ainsi, le *Pas pire* de l'Acadienne France Daigle, que Blandine Campion avait commenté dans ces pages le 3 mai dernier: un peu roman, un peu essai, il explore le paysage imaginaire des Acadiens par le biais des rêves, des peurs et des amours de trois femmes et de leurs hommes. L'auteur elle-même, en agoraphobe, y figure comme personnage: elle nous raconte même son passage à l'émission de Bernard Pivot, *Bouillon de culture*, pour le livre... que nous sommes en train de lire! *Pas pire* est un récit composite, déroutant à prime abord, dont les fragments composent progressivement une vision kaléidoscopique des Acadiens, ces voyageurs parfois obligés à qui l'Histoire aurait inculqué l'instinct du détachement.

SAXI S'EN VA

Robert G. Girardin
Éditions de la pleine lune, Montréal,
1998, 175 Pages

Tout aussi composite: *Saxi s'en va*, de Robert G. Girardin. L'homme est sérieux: linguiste de formation, journaliste à ses heures, ce Saint-Pierrais d'origine qui vit au Québec depuis plusieurs années s'adonne néanmoins à une œuvre de vagabondage littéraire depuis la parution de *L'Œil de Palomar* en 1984, aux éditions de l'Hexagone. Girardin emprunte à ses amis — il en compte de nombreux parmi nos artistes — ou à des inconnus des anecdotes et des propos qu'il mêle aux siens: ses livres sont donc, pour une part, des créations collectives. Par ailleurs, il a été le premier homme publié aux éditions de la Pleine Lune; c'était en 1992, à l'occasion d'*Ainsi Vu*, le premier volume d'une trilogie qui s'achève avec la parution toute récente de *Saxi s'en va*.

Les petits livres de Girardin sont ceux d'un témoin narquois, parfois navré du monde tel qu'il va. L'auteur affectionne les formes brèves. Ses «*histoires*», qui tiennent presque toutes en quelques lignes, sont parfois rapportées ou commentées par un personnage — le seul qu'il ait inventé — qui s'appelle Saxi, en l'honneur de la saxifrage, cette vivace herbacée de la flore arctico-alpine qui pousse dans les fissures des rochers. Complice ou alter

Ces livres
insoucieux
des
frontières
des genres
ou des
catégories
d'âges de
leurs lecteurs
éventuels

qui est la vedette des trois premiers tomes. À 14 ans, il chassait le tigre; à 18, il est espion, puis soldat. Son «*sang-froid dans le danger, qu'aucun entraînement ne peut donner s'il n'exis-*

te déjà, c'est la force des Montcorbier, aventuriers de naissance». Arnaud a d'ailleurs «*l'énergie, le sens de l'organisation, la prévoyance et l'autorité naturelle qui sont des traits de sa famille depuis des générations, et font des Montcorbier des chefs dans tous les domaines où ils évoluent.*» Et ses défauts — on soupçonne que la romancière elle-même n'en rougirait pas — ont le panache de ses qualités: «*intransigeance, impatience devant la bêtise, intolérance devant la mollesse et obstination entêtée contre toutes les barrières.*»

On aurait tort de voir dans cette œuvre un roman truffé d'intrus. *Les Montcorbier* sont plutôt une épopée, où le merveilleux se manifeste à bon droit. Les personnages sont, comme il se doit, plus grands que nature, et ils vivent des péripéties à leur mesure. L'imaginaire s'affiche, triomphant; les pays mêmes où se déroule l'action sont inventés, quoique la Sarénie ressemble beaucoup à la France et le Gotal, à l'Inde. Dans les trois premiers tomes de cette saga, Arnaud, courageux jusqu'à la témérité, pugnace et parfois belliqueux, affronte mille dangers — ce sont autant de défis qui permettent de montrer ses mérites — et frôle la mort plus d'une fois. Il s'apprête finalement à se mettre en ménage, mais on sent bien qu'il ne se rangera pas pour autant.

La fresque héroïque qu'a entreprise Suzanne Martel entend s'adresser à tous les publics, même si on imagine qu'elle intéressera surtout les jeunes. Née de l'imagination fertile de deux jeunes filles, elle sera sans doute menée à terme par l'une d'elles, qui refuse énergiquement de vieillir. Les adultes, certains jours où ils sont dans les mêmes dispositions, la liront avec plaisir.

REVERS

Marie-Pascale Huglo, L'Instant même, Québec, 1998, 145 pages

Quant à *Revers*, le recueil de nouvelles de Marie-Pascale Huglo, il intéressera les amateurs de climats inquiétants. Les personnages de ces récits sont souvent des compulsifs, obsédés par la mort d'un être cher, la nourriture, l'accumulation d'objets, ou la répétition maniaque de leur routine quotidienne. Ce sont de doux maniaques, pas tout à fait fous mais bizarres à souhait, comme le sont les lieux qu'ils habitent ou fréquentent. Leurs revers peuvent être des échecs, mais plus souvent des chutes dans l'envers des choses, sortes de traversées du miroir où ils se retrouvent à la suite d'une initiative ou, au contraire, d'un refus de changer. Dans ces petits univers où la bizarrerie est courante, le fantastique semble tout près, à portée de geste, tapi dans les objets familiers, les gestes anodins. On regrettera cependant que les dérapages soient un peu trop contrôlés et que la folie des personnages soit décrite, parfois expliquée plutôt que donnée à sentir. *Revers* peut provoquer quelques frissons.

LES MONTCORBIER

Arnaud de Montcorbier (1914)

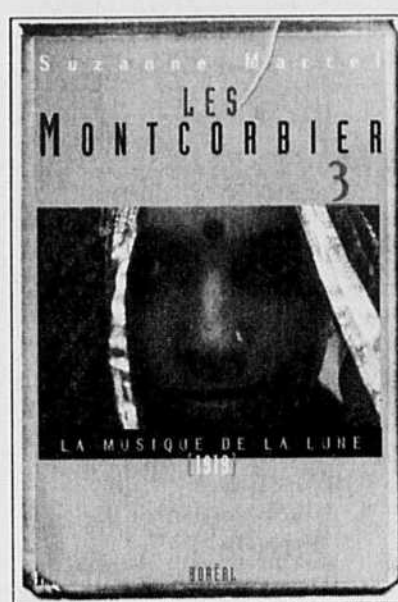
Premières armes (1918)

La Musique de la lune (1919)

Suzanne Martel
Boréal, Montréal, 1997 et 1998, 220,
300 et 296 pages

L'œuvre de Suzanne Martel (sans parler de son tempérament) est aux antipodes de celle de Girardin. Dans la vie, cette femme est une battante, et cela se voit dans son œuvre. Mère de six enfants, voyageuse intrépide, elle a publié jusqu'ici une vingtaine de livres jeunesse, dont plusieurs romans historiques. L'un de ceux-ci, *Une belle journée pour mourir* avait d'ailleurs remporté le prix du Gouverneur général en 1994. Depuis quelques années, madame Martel s'est lancée dans un immense projet, une saga familiale, *Les Montcorbier*, qui devrait compter au total une quinzaine de volumes. Les deux premiers, qui avaient d'abord paru chez Fides, ont été réédités chez Boréal l'an dernier, et le troisième — dont le sous-titre est *La Musique de la lune* — vient de paraître chez ce même éditeur.

Il y a longtemps que ces Montcorbier occupent l'imaginaire de Suzanne Martel: certains des personnages auraient été inventés au cours de son enfance, alors qu'elle et sa sœur prenaient plaisir à rivaliser d'imaginaire. *Les Montcorbier* se ressentent de cette genèse enfantine: c'est une authentique épopée, celle d'une famille hors du commun, sept frères et sœurs dotés d'un héroïsme atavique — et particulièrement Arnaud, le benjamin, né avec le siècle, qui est la vedette des trois premiers tomes. À 14 ans, il chassait le tigre; à 18, il est espion, puis soldat. Son «*sang-froid dans le danger, qu'aucun entraînement ne peut donner s'il n'exis-*



le Parchemin

La librairie du Quartier Latin vous suggère...



JORGE SEMPRUN
ADIEU, VIVE CLARTÉ...
Prix ord. 27⁹⁵
Notre prix 21⁹⁵



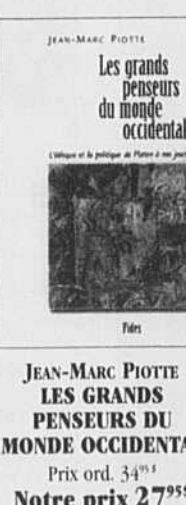
ALBERTO MANGUEL
UNE HISTOIRE DE LA LECTURE
Prix ord. 39⁹⁵
Notre prix 31⁹⁵



AGRICOLOURS
GÎTES DU PASSANT AU QUÉBEC 98-99
Prix ord. 12⁹⁵
Notre prix 9⁹⁵



MILAN KUNDERA
L'IDENTITÉ
Prix ord. 22⁹⁵
Notre prix 18⁹⁵



JEAN-MARC POTTÉ
LES GRANDS PENSEURS DU MONDE OCCIDENTAL
Prix ord. 34⁹⁵
Notre prix 27⁹⁵



YVES SÉGUIN
RANDONNÉE PÉDESTRE AU QUÉBEC
Prix ord. 22⁹⁵
Notre prix 18⁹⁵

le Parchemin

DEPUIS 1966 • MÉTRO BERRI-UQAM
1500, rue Berri, mezzanine métro Berri-UQAM, Montréal (Québec) H2L 2C9
Téléphone : (514) 845-5243

Offre en vigueur jusqu'au 28 juin 1998
Ouvert le dimanche de 12 h à 17 h

l'été Boréal dérangement

Jacques Godbout

Richard Martineau



120 PAGES • 15,95 \$

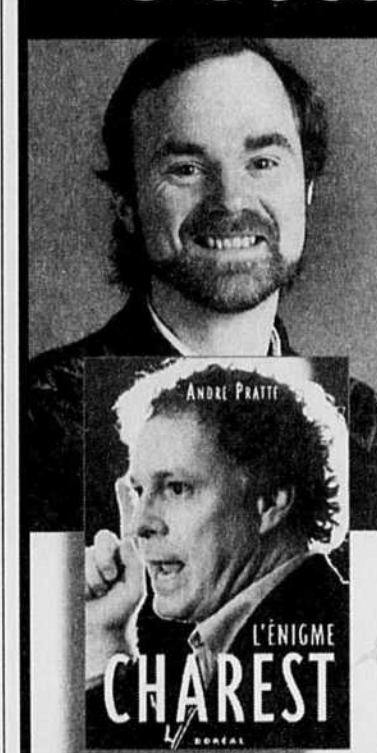
Le Buffet

DIALOGUE SUR LE QUÉBEC
À L'AN 2000

« Un livre bien écrit,
rempli de formules choc
et qui fourmille
d'idées... »

MARIE-CHRISTINE BLAIS, Montréal Express

éclairant



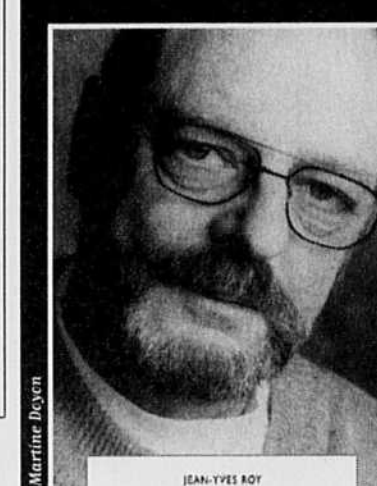
André Pratte L'Énigme Charest

« Une biographie
fort intéressante... »

MICHEL C. AUGER
Le Journal de Montréal

360 PAGES • 24,95 \$

intelligent



Jean-Yves Roy Le Syndrome du berger

« Il s'agit d'un
ouvrage absolument
remarquable
et d'une intelligence
considérable [...] c'est
informatif, formatif,
tripatif! »

JACQUES LANGUIRAND, Par 4 chemins

288 PAGES • 24,95 \$

percutant



Patricia Smart Les Femmes du Refus global

« Un essai percutant,
qui fait le lien
entre la vie et l'art.
Passionnant. »

PASCALE NAVARRO, Veir

336 PAGES • 29,95 \$

Boréal
Qui m'aime me lise.

NOUVEAUTÉ aux Éditions TROIS



TCHADOR

Anne Claire
roman

L'auteur nous ramène à ces
démons cachés qui dorment
en chacun de nous, ces
monstres de l'intolérance
et du racisme.

Marie-Claire Blais

Chez votre libraire

J'AI LE GOUT DE L'ÉTÉ

QUÉBEC AMÉRIQUE JEUNESSE

Marcia Pilote

Émilie, le jour et la nuit

La comédienne Marcia Pilote ajoute une autre corde à son arc! Voici le premier titre de la nouvelle collection Watatatow qui présente des histoires inédites vécues par les personnages de la série télévisée. Avis aux amateurs.

Un roman dans lequel trois générations de femmes s'entrecroisent, chacune permettant aux deux autres d'être plus fortes et plus belles.



NOUVELLE COLLECTION

136 pages, 8,95 \$

Dominique Demers

Un hiver de tourmente

Le premier tome d'une trilogie qui a ému des dizaines de milliers de lecteurs. Couronné par le prix Christie, il est le roman jeunesse préféré des 13 à 17 ans et... des adultes selon le sondage «Coups de cœur» 1997 de Communication-Jeunesse.

Un hiver de tourmente, Les grands sapins ne meurent pas et ils dansent dans la tempête désormais réunis chez Québec Amérique!

«Un texte lumineux... un de ces livres, trop rares, dont on tourne la page en soupirant : "Déjà!"»
Sonia Sarfati, La Presse

«Rendus à la fin les adolescents en redemanderont.»
Pierre Foglia, La Presse



NOUVELLE ÉDITION

136 pages, 8,95 \$

Clo Morin

J'ai quatre maisons... et d'autres bonnes nouvelles

Sept récits à peu près inventés, sept récits pour le bonheur des enfants, enfants des villes, des campagnes... et des îles. Sept récits pour les enfants d'aujourd'hui.

Beaucoup d'amour et de tendresse. Une pincée d'humour et un «gros brin» de sagesse. Bref, des émotions qui sauront toucher même les cœurs les plus endurcis!



NOUVEAUTÉ

142 pages, 8,95 \$

QUÉBEC AMÉRIQUE
www.quebec-amerique.com



LE DEVOIR, LES SAMEDI 20 ET DIMANCHE 21 JUIN 1998

LIVRES

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Chanter la différence

Nicole Houde poursuit son exploration des marges

LA CHANSON DE VIOLETTA

Nicole Houde
Éditions de la Pleine lune, Montréal,
1998, 176 pages

BLANDINE CAMPION

La ligne de force de l'œuvre romanesque de Nicole Houde, entamée en 1983 avec *La Malentendue*, un texte certes non exempt de mal-entendus mais où se laissait déjà sentir la force d'une écriture, est sans aucun doute l'exploration de l'univers intérieur d'êtres marginaux, dont le lien ténu avec la réalité s'avère souvent problématique et qui cherchent désespérément à reprendre possession d'eux-mêmes.

À l'appel désespéré de la narratrice de *La Malentendue* qui tentait de sortir du «corps de la norme» pour retrouver la voix de sa «sourcière» ont ainsi succédé celui de Laetitia, femme sans cesse au bord de la folie prisonnière d'un Québec du terroir dans *La Maison du remous* (1986); celui de Claudia et Léo, en peine d'un corps qui ne leur soit pas étranger dans *L'Enfant de la batture* (1988); celui de Diane et Gilles en quête du sens de la vie dans *Les Inconnus du jardin* (1991); et enfin celui d'Estelle et Maurice, rattrapés par la vieillesse et la maladie dans *Les Oiseaux de Saint-John Perse*, roman qui a valu en 1994 le Prix du Gouverneur général à son auteure.

À cette cohérence thématique, il faut ajouter une forte unité de style, un style qui doit son pouvoir évocateur à une constante alliance entre d'intenses accents poétiques et une observation réaliste des petits riens du quotidien. Le septième ouvrage de l'auteure, intitulé *La Chanson de Violette*, loin de briser l'homogénéité de l'œuvre, nous offre une fois encore de plonger dans un monde à la fois réel et métaphorique et d'écouter le cri de détresse et d'amour d'une jeune déficiente mentale de 19 ans, un cri qui se présente comme l'écho de celui auquel les personnages précédents créés par la romancière tentaient de faire franchir le mur du silence.

Changer la face du monde

«Depuis mon enfance, on m'évalue et quelques refrains séniles courent après moi: "état psychotique, plafonnement des acquis cognitifs, déficience légère"». Tel est le verdict que les médecins ont posé sur Violette, jeune fille pleine d'imagination que sa différence oblige à chercher des consolations auprès d'êtres merveilleux (fées ou fantômes), célèbres (Violetta Parra et Che Guevara, ses parents de prédilection) ou réels (sa sœur Roxane, son frère Axel et ses amis déficients, Cana, Vincent, Lili, et Marco). Avec eux, avec leur soutien, Violetta décide d'accomplir de grandes choses: elle désire ni plus ni moins que faire la révolution, sa révolution, et son premier projet sera de ramener le soleil qui a déserté le visage des Montréalais, exterminé par les gens dits «normaux», ces «singes dégénérés».

Les lecteurs qui ont déjà fréquenté l'œuvre de Nicole Houde retrouveront ici des réminiscences du cinquième roman, *Les Inconnus du Jardin*,



Huile sur toile de Janie Mailhot, tirée du livre de Nicole Houde.

qui mettait en scène un groupe de marginaux partis à la recherche du «sens de la vie» dans les allées du Jardin Botanique, lieu que semble particulièrement affectionner l'auteure puisqu'il occupe dans l'existence de Violetta et de ses camarades une place privilégiée. D'autres projets tout aussi loufoques et plein d'idéalisme naitront dans l'esprit enfiévré de Violetta et l'enthousiasme naïf de celle qui espère bien changer la face du monde entrainera dans son sillage aussi bien ses complices du Centre des marronniers que sa «sœur-tourmentée» ou Lafamacha, une voisine âgée et spécialement attentionnée.

La jeune fille apparaît donc comme un être épris de liberté qui, de par sa condition même, remet en cause les conventions, les règles tacites, les interdits du milieu dans lequel elle vit. Désireuse d'entrer en contact direct avec sa propre vie, de prendre en main son destin, Violetta revendique son droit à la dissemblance, refuse les cadres trop étroits et s'arroge les permissions que lui refusent les regards

condescendants des gens soit disant raisonnables: celle de rêver, d'aimer, d'enfanter.

Donner une voix à la marginalité

Avec toute la poésie et l'émotion dont on la sait capable, Nicole Houde prête donc sa plume et sa voix à un personnage hors normes, à la sensibilité exacerbée, qui relate les hauts et les bas de son existence dans les semaines qui précèdent, en cette année 1993, son vingtième anniversaire. L'auteure, comme c'était déjà le cas dans les romans précédents, ne ménage pas sa sympathie pour les êtres fragiles, dont la relation à leur propre corps et à leur présent ne va pas de soi. Ce parti pris s'exprime clairement dans le récit lui-même, par exemple dans la caractérisation négative des personnages secondaires que sont la mère de Violetta, son éducatrice ou les membres du corps médical en général, que dans le choix de la narration à la première personne qui oblige le lecteur à voir le monde à travers les yeux de la jeune déficiente.

Le message est clair: «Les déficients sont des chouettes à vue nocturne: ils percent les mystères de cette grande nuit qu'est la vie, domaine de tous les soupirants de la Terre.» De fait, Nicole Houde sait donner naissance à des personnages attachants, singulièrement touchants, avides d'amour, et qui portent sur le monde et sur la société un regard différent, ouvert, en prise directe sur le rêve et l'imaginaire, ces mondes de derrière les miroirs. Son écriture, au style chargé d'images, de formulations métaphoriques, de belles trouvailles d'expression rend avec acuité toute le désarroi, toute la souffrance mais aussi toute la fraîcheur de ceux qui, comme Violetta, croient encore à la magie du monde.

Pourtant, c'est dans ce style même que le bât blesse. Ainsi, le lyrisme, la grandiloquence même de la parole prêtée par l'auteure à sa narratrice, même s'ils créent une atmosphère particulièrement envoûtante et manifestent clairement la différence de l'univers dans lequel évolue Violetta, finissent par miner la crédibilité du personnage. Il est difficile en effet de parvenir à croire qu'une déficiente, même légère, puisse s'exprimer pendant 176 pages avec un tel brio.

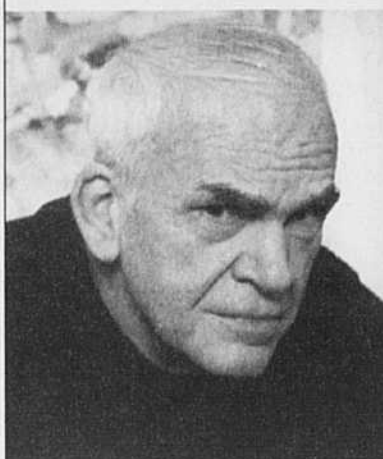
Le vocabulaire souvent recherché, le degré de langue particulièrement élevé, les références constantes à l'évolution des êtres vivants (Violetta entretient des rapports particuliers avec les procaryotes, les holothuries et autres créatures préhistoriques), les allusions telluriques ou poétiques précises sapent à la longue l'illusion romanesque et la voix de ce «je» ressemble plus souvent à celle de l'auteure qu'à celle du personnage.

C'est dommage car Nicole Houde nous a déjà prouvé à plusieurs reprises, il n'y a qu'à relire *La Maison du remous* et *L'Enfant de la batture*, deux romans de très grande qualité, qu'elle sait allier puissance du ton et dépouillement de la parole. *La Chanson de Violette*, pour aussi poignante qu'elle soit, aurait mérité des accords d'une plus grande simplicité.

milan Kundera

L'identité

roman



22,95\$

«Kundera décrit l'inexorable effritement de la certitude, cette sorte de cancer en développement qui attaque simultanément l'esprit et le corps, ronge les barrières entre le passé et le présent, détourne les intentions, fausse le sens des mots, dédouble les apparences les plus simples, retourne les vérités comme des gants et les transforme en supercheries.»

Pierre Lepape, Le Monde

«Ce paysage d'amour somptueux, un peu obscène, mais plein de pudeur, où un corps s'enflamme - à cause de l'âge - comme un flambeau, on ne peut le trouver que chez Kundera.»

Yoko Kudo, Revue Bungakukai (Japon)

GALLIMARD

LIVRES

LE FEUILLETON

Une transposition étonnante du Livre de Tobie

TOBIE DES MARAIS

Sylvie Germain, Nrf Gallimard
Paris, 1998, 223 pages

Rares sont aujourd'hui les auteurs qui empruntent la voie «symbolique» dans leurs récits et qui n'ont pas peur d'aller jusqu'au bout de cette folie qui consiste à considérer le monde comme un vaste texte dont les origines sont sacrées; et qui, ce faisant, osent apparaître excessifs, hors-normes, tragiquement déphasés dans notre univers sans Dieu.

Sylvie Germain est l'un de ceux-ci, et on doit lui en rendre grâce tant elle s'y commet avec bonheur dans *Tobie des marais*, son dernier roman. Ce Tobie, c'est bien sûr celui du récit biblique dont elle transpose ici librement l'aventure au cœur de notre siècle, mais sans perdre la dimension spirituelle de sa quête. Presque tous les noms y sont, ainsi que les grands axes du *Livre de Tobie*. A ce titre, c'est sans doute le plus mystique — si l'auteur n'avait su lui donner son poids de chair et de glaise, son ancrage dans le présent, n'omettant aucune des horreurs de ce siècle. Or, Sylvie Germain a magnifiquement réussi cette transposition ou, devrais-je dire, cette incarnation. Sa fable est éclatante de beauté et tout à la fois d'une terrible violence. Elle gronde comme le tonnerre, mais connaît aussi le calme après l'orage — ce calme qui ressemble tant à la prière et à la joie intérieure.

Le ciel et l'argile

Les premières pages s'ouvrent d'ailleurs sur un orage. Sur une route de campagne que la pluie aveugle, un jeune enfant roule à toute allure sur sa bicyclette. Un conducteur croise cette boule couleur bouton d'or — telle un «soleil précipité sur la terre par la violence de l'orage» — et fait demi-tour pour voir de plus près ce qu'il vient de croiser. Où tu vas comme ça?, lance-t-il à l'enfant. «Je vais au diable!» C'est Tobie qui, sur l'ordre de son père, fuit sans savoir encore ce qu'il fuit. Nous l'apprenons bientôt: sa mère a été retrouvée décapitée.

Pendant ce temps, le père court à travers champs, arpentant les chemins, fouillant les fossés et les buissons, appelant sa femme pour que de sa bouche elle lui réponde enfin: «Je suis ici.» Le réalisme avec lequel Sylvie Germain nous rend l'horreur de cette vision est remarquable, tout comme la force des

émotions, l'intensité qu'elle insufflé à son récit.

Comment cela s'est-il produit? Une excursion de cheval, un fil de fer en travers de la route, une juvénile qui rentre à la ferme avec sa maîtresse acéphale se tenant bien droite sur son dos, comme si elle n'avait pas eu le temps de réaliser... Cette vision hallucinante n'est cependant que le préambule d'un récit où bien d'autres horreurs vont survenir.

Tout commence au début du siècle, du temps de la malédiction qui s'est abattue sur une famille juive obligée de fuir la Pologne, les Rosenkranz. D'abord une longue traversée en bateau où Deborah, encore jeune fille, va perdre son frère et sa mère à cause du typhus, ainsi que tous ses bagages, volés par d'aussi misérables qu'eux; puis son refoulement aux services d'immigration américains où l'on suspecte ses yeux bouffis, qui ont trop pleuré, d'être le signe d'une maladie; enfin, la France qui va les accueillir, elle et son mari rencontré sur le bateau (lui aussi refoulé, mais à cause de son air «idiot»), et qu'elle va bientôt perdre avec la Première Guerre mondiale.

Horizon philosophique

Leur rencontre sur le bateau, racontée par Sylvie Germain, illustre à la fois le style d'écriture si particulier de ce livre et l'horizon philosophique où elle puise son inspiration (elle a étudié en philosophie avec Emmanuel Lévinas): «Ce face-à-face absurde et silencieux avait duré des heures; des heures pendant lesquelles ils s'étaient regardés, non sous l'emprise d'un charme amoureux, mais parce que tous deux étaient parvenus au même degré d'épuisement, d'extrême solitude et de nudité. Ils s'étaient regardés sans curiosité ni calcul, hors attente, et le regard de chacun traversait le visage et le corps de l'autre ainsi qu'une vitre. Une vitre donnant sur l'absence, la lumière de l'absence.»

Deborah, qui est un personnage de femme et de mère magnifique, devra donc aussi jouer le rôle de père auprès de ses deux filles, au cœur de ces marais poitevins où elle s'était installée avec son mari. Mais ce n'est pas encore fini pour cette femme qui va se rendre à ses cent ans... Ses filles, elle les perdra aussi, alors que son seul fils, Théodore, s'est enfoncé dans une profonde prostration à la suite de la mort de sa femme, Anna.

Il reste donc Tobie, encore jeune adolescent. Puis survient Gabriel, une sorte d'ange-gardien, qui emmène Tobie en excursion et grâce auquel il va rencontrer Sarra, cette autre jeune fille «maudite» par le sort puisqu'elle a vu coup sur coup mourir sept de ses amoureux. (Évoquant cette fille d'un peintre fasciné par l'œuvre de Caravage et de Francis Bacon, ce passage nous vaut d'ailleurs une très belle réflexion sur la peinture). Il y a, comme vous voyez, beaucoup de morts dans ce roman, mais à aucun moment ils ne nous paraissent saugrenus. Ils sont là parce qu'ils symbolisent quelque chose qui a eu lieu ou doit avoir lieu. Ils sont la porte qui mène au ciel ou à la rédemption, à l'exercice sur soi.

Fuir le monde

Quand Tobie rencontre Sarra, il voit sans doute en elle la jeunesse de sa grand-mère ainsi que sa malédiction. Grâce à la pureté de son cœur, à la générosité de son âme, il va briser le sort qui en a fait à son tour un être prostré, fuyant le monde et l'amour. Pour ce faire, sur les conseils de Gabriel il va reproduire les gestes qu'on trouve dans *Le Livre de Tobie*. «Va là-bas sans appréhension, sans crainte, et aussi sans impatience ni avidité d'aucune sorte, fais-toi le plus léger possible, arme-toi de calme et de confiance, ne désire rien — rien que la délivrance de Sarra. Chasse d'elle la peur qui l'a empoignée en sa chair, et son esprit, déloge les sept fantômes qui la hantent, impose-lui le silence et la lumière.» Après sa délivrance, une autre délivrance pourra survenir, celle de Théodore, le père de Tobie, à qui Gabriel va rapporter la tête de sa femme.

Ce roman est d'une très grande densité, comme le sont à peu près toujours les romans de Sylvie Germain qu'on pourrait comparer à Rilke dans le domaine de la poésie. Le monde prosaïque, le monde d'ici-bas l'intéresse moins que cet envers qui prend ses racines dans le ciel ou le cœur esseulé de l'homme face aux grands mystères de la vie et du destin. Au point qu'il nous arrive parfois d'étouffer dans cette forêt de symboles et d'épreuves.

Mais c'est un étouffement où, paradoxalement, l'on ne manque pas d'air, car l'auteur sait ménager les moments de grâce qui viennent tempérer le poids et la cruauté de la mort, comme ces héliantes qui vont pousser sur la tombe de Deborah — plantes qui tout le jour «tordent leurs tiges rugueuses pour soutenir un constant et muet face-à-face avec le soleil, à questionner l'invisible. "Peut-on monter au ciel et demander à Dieu / Si les choses ont le droit d'être comme ça?" Voilà des années que Deborah est montée au ciel, mais la question qui traversa sa vie de part en part, sans faillir ni fléchir, demeure là, vivace et têtue, enracinée dans la terre des vivants et des morts.» Un très beau roman!

denisjp@mlink.net

henri Michaux



Œuvres complètes, I

Édition établie par Raymond Bellour, avec Ysé Tran

110,00\$

«J'aimerais que ce livre se lise comme un livre de vie. L'homme qui a fini par en être l'auteur n'a pas aimé devenir écrivain. Il a conté lui-même comment, au sortir d'une enfance fermée, il lui a paru que la sainteté était la seule façon de répondre aux énigmes d'un monde dont le caractère d'agression et d'étrangeté s'imposait avec démesure.»

Raymond Bellour

Bibliothèque de la Pléiade

J'AI LE GOÛT DE LIRE

QUÉBEC AMÉRIQUE LITTÉRATURE

Micheline Lachance

Le Roman de Julie Papineau L'Exil (tome 2)



NUMÉRO 1
SUR TOUTES
LES LISTES DE
BEST-SELLERS!



528 pages, 19,95 \$



642 pages, 24,95 \$

Maintenant en librairie : nouvelle édition du premier tome, vendu à près de 68 000 exemplaires.

«Le résultat est stupéfiant. À tous égards. [...] Son roman est appelé à devenir un classique du roman historique québécois.»
André Noël, La Presse

«Le genre de bouquin qu'on va retrouver tout l'été aux abords des piscines, sur les plages et autres hauts lieux de lecture. La carrière classique d'un best-seller, quoi.»
Tristan Malavoy-Racine, Voir Québec

André Truand

Une douzaine de beignes pour le sergent

Un roman policier des plus humoristiques qui présente un tandem d'enquêteurs chevronnés, sosies de Laurel et Hardy, et un trio d'adolescents ingénieux et fantasques.

«Le style est varié et entraînant, le récit parfaitement rythmé, les personnages crédibles jusque dans leur caricature, et l'humour toujours au rendez-vous, souvent épicé d'une pointe de dérision tout à fait délicate. [...] Il est donc fortement recommandé de suivre Léo Danseret et Narcisse Dumulon dans leur enquête pour découvrir ce que peut être un bon polar bien de chez nous.»
Blandine Campion, Le Devoir



360 pages, 24,95 \$

PREMIER ROMAN

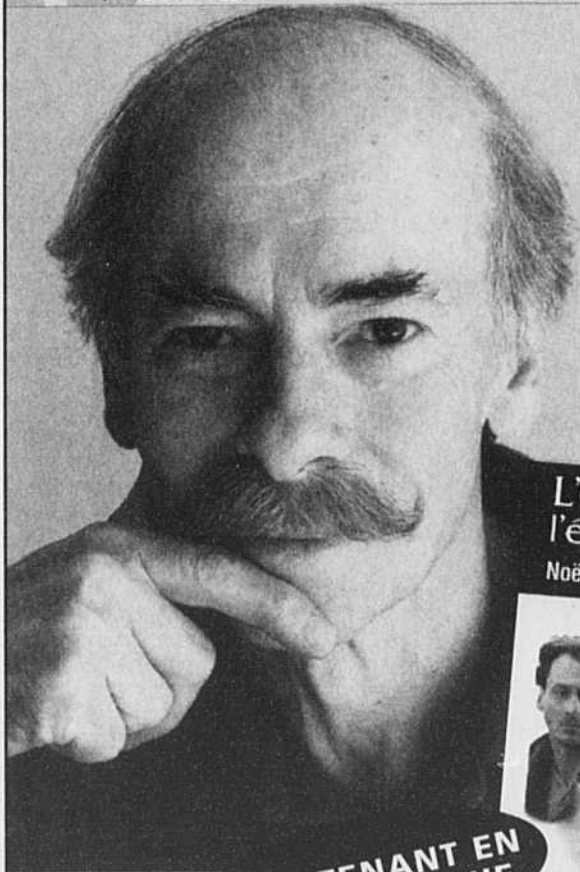
Noël Audet

L'Ombre de l'épervier

Le roman qui a inspiré la série télévisée!

«Monsieur Audet [...] à vous le labeur et ses bonheurs [...] à moi et à d'autres l'usufruit de votre beau chef-d'œuvre.»
Réginald Martel, La Presse

«Son écriture n'est pas seulement irréprochable, elle vous tient sous son charme dès les premières lignes.»
Marie-Claude Fortin, Voir



516 pages, 14,95 \$

QUÉBEC AMÉRIQUE
www.quebec-amerique.com



LIBRAIRIE HERMÈS

Depuis 1976

«Le temps de lire, un art de vivre...»

MCCQ

avec M. Folco
Y. Inové
P. Jacottet
L. Klima
P. Morency
T. Morrison
J. O'Neil
L. She
N. Sôseki
G. Soucy
G. Tunström
E. Zamiatine

de 9h à 22h
362 jours par année

1120, ave. Laurier ouest
outremont, montréal
tél.: 274-3669 téléc.: 274-3660

LIVRES

LITTÉRATURE
FRANÇAISEAmour
et spiritualité

TON ÉTOILE ET TA CROIX

André Chouraqui
Éditions du Rocher, Paris, 1998, 473 pages

NAÏM KATTAN

André Chouraqui a consacré une partie importante de sa vie à une traduction de la Bible: lecture fidèle, littérale du texte hébraïque, parfois ardue mais qui s'éloigne des interprétations et qui rejette les mauvais passages d'une langue à l'autre. Homme de carrefour et de rencontre, Chouraqui ne s'est pas arrêté à ses origines juives puisqu'il a traduit également les Évangiles et le Coran.

Dans *Ton étoile et ta croix*, il nous révèle et met en lumière les racines profondes et complexes de son engagement spirituel.

Nous sommes en novembre 1939. Chouraqui, juif algérien, monte à Paris pour poursuivre des études de droit. Alors qu'il entre à l'école rabbinique, il fait la connaissance de Colette Boyer. Catholique, pianiste, elle réside à proximité de la rue des Rosiers qui était alors le cœur du quartier juif de Paris. Rencontre bouleversante pour les deux jeunes gens. C'est le début de la guerre puis de la débâcle de la France. Chouraqui quitte Paris et s'engage dans la Résistance dans le Midi. En dépit de la tuberculose qui l'accable, Colette suit André qui, comme tous les juifs, est pourchassé par les nazis et par leurs collaborateurs. Elle adhère au judaïsme. Ils se marient et traversent des années difficiles. La véritable source de leur amour est une quête spirituelle qui renforce leurs sentiments et les approfondit.

La guerre finie, le réel reprend ses droits. Colette se trouve confinée au sanatorium alors qu'André s'engage dans la vie professionnelle comme juge de paix en Algérie puis comme employé de l'Alliance Israélite Universelle à Paris. La distance qui les sépare donne lieu à une correspondance qui constitue l'essentiel de l'ouvrage. L'un et l'autre, chacun à sa manière, s'engagent dans une vie spirituelle qui tout en affirmant leur engagement amoureux, érige une barrière à leur vie de couple.

La vie contemplative

Colette se rend compte qu'elle ne peut satisfaire les besoins d'André de foyer et d'enfants. Cependant, pour elle, la vie contemplative n'est pas un simple refuge inavoué contre la maladie. Elle y trouve sa vraie nature. A partir de la Bible, du judaïsme qu'elle a fait sien, elle remonte à ses origines chrétiennes. Elle se résout à poursuivre son ascèse de contemplation chez les Petites Sœurs de Jésus. Elle y restera jusqu'à sa mort en 1981.

Chouraqui, quant à lui, s'est installé à Jérusalem dont il fut le pro-maire tout en poursuivant sa vie de traducteur et d'écrivain. Colette et lui ayant décidé de se séparer, il s'est remarié et a fondé une famille. Les deux, sans qu'ils se trahissent, ont conservé leur lien, préservant leur amour comme mémoire et approfondissement de l'être. Au-delà des péripéties de leurs vies individuelles, ils se rejoignent dans une volonté commune d'œuvrer en faveur de la réconciliation entre judaïsme et christianisme et pour la paix. Colette le faisait par la prière et André, par cette autre dimension de la spiritualité, l'écriture et la traduction qui est une infinie lecture du texte.

Malgré les complexités de ces deux existences, on découvre dans ces lettres une correspondance profonde entre deux voies différentes qui se rejoignent dans l'humilité et l'espoir de se rejoindre au sommet. André poursuit sa route dans le concret et la réflexion et Colette le fait dans le recueillement. Pour elle, la dimension mystique de l'être n'est pas une prise de distance par rapport au monde mais une manière de vivre le réel. C'est avec émotion qu'on les suit dans leurs itinéraires.

LA CHRONIQUE

Pluie
miraculeuse

Ah le bonheur, la joie, le bel ahurissement de mettre enfin la main sur un livre qu'on cherchait! Ce matin, il pleut — pour faire changement, en ce mois de juin automnal — et j'entre dans une librairie que je ne connais pas, simplement pour me mettre à l'abri. (Il tombe des clous, et même des marteaux!) Une dame ronde et souriante m'accueille cordialement, et exige gentiment que je lui fasse part de ce qu'elle peut faire pour moi. Rien, lui dis-je, sinon m'endurer dans son petit magasin — un capharnaüm d'étagères, de piles de livres et de cassettes, de journaux en pyramides chambranlantes — le temps que dure l'averse torrentielle. Elle rit et je ris aussi. Et puis, tant qu'à y être, elle m'offre du café et un vieux siège pliant, semblable à un accessoire de théâtre ayant connu moult divins derrières, dans un autrefois dont plus personne ne se rappelle.

Je m'assieds, encerclé de livres aux pages et aux couvertures usées et défraîchies par les nombreuses mains qui les ont caressées, froissées, déchirées. Dehors, la pluie tombe comme une chute: un épais rideau, semblable à celui que traverse Tintin dans (je crois) *Les Sept boules de cristal*. (Vous savez, il traverse une cascade et Haddock le croit mort, aspiré par le gouffre, ou quelque chose comme ça.) Je revois, aussi, une belle chute de montagne, au Guatemala, où nous allions, à cinq heures de l'après-midi, recevoir, sur nos épaules brûlées, un superbe torrent d'eau glacée, qui nous faisait crier comme des Sioux de film américain.

Le temps passe, pendant que je me perds dans mes évocations, mes beaux souvenirs d'eau (et j'en ai! De quoi occuper tous les présumés temps morts d'une existence entière: ébats enchantés dans la vague, plongeoins dans l'étang, orages qui nous tombaient dessus dans le champ de fraises, sur le lac, au beau milieu du pique-nique, nous obli-

geant, mes cousines et moi, à trouver refuge sous une bâche, qui dissimulait aux parents, oncles et tantes nos simagrées superbement équivoques.

Une très
grande lettre D

J'en suis là de mes jongleries d'enfance et autres souvenirs de remous émouvants, quand une très grande lettre D me saute aux yeux, comme si elle sortait d'un rêve dans lequel je serais entré sans m'en apercevoir. Je sursaute, me lève, et, mu par une espérance, une confiance aussi ferventes que déraisonnables, je scrute les tranches à demi effacées, passant de D'Annunzio à Dostoïevski, frôlant Debray et Dubois, effleurant à peine Diderot et Dumas, caressant du doigt au passage un mystérieux Dupré, un énigmatique Dalousie, et finalement m'arrête, interdit, essoufflé, n'en croyant ni mon doigt ni mes yeux, sur Dillard.

Robert
Lalonde

Les
chefs-d'œuvre
n'ont
absolument

pas
de
prix

Il y a, sur cette étagerie miraculeuse, tous les titres que je connais par cœur, mais aussi, mais surtout, mais enfin *Teaching a Stone to Talk* un petit bouquin que, même après avoir lancé mes filets jusqu'en Louisiane (la librairie Five Stars de La Nouvelle-Orléans me trouve quelques fois des introuvables), je n'avais pas réussi à dénicher. Je me redresse, le précieux livre à la main, si vite que ma tête heurte la fameuse lettre D, qui me tombe dans les bras, comme ces parures de Noël que maman accrochait partout dans notre salon, et que ma haute taille d'escogriffe dépenait à tout moment du rebord de l'armoire, ou du cadre de la porte. La dame ronde et souriante éclate de rire et cueille au creux de mes mains sa lettre D, avec une délicatesse de bonne sœur transportant le saint-sacrement du tabernacle à la sacristie (où nous nous empressons de le dévorer, dès que le curé avait le dos tourné, comme de raison).

Teaching a Stone to Talk, enfin! Je reprends place sur le siège pliant, qui m'accueille en poussant un gémissement plaintif très comique, et entreprends de déchiffrer le premier texte (que je connais déjà, qui figure dans une anthologie, dénichée à Toronto, il y a belle lurette), *Total Eclipse*, qui raconte la magie — moitié illumination, moitié apocalypse — d'une éclipse de soleil un soir d'hiver de l'an 1979, sur une colline de la petite ville de Yakima, dans l'état de Washington.

Magnifique allégorie de l'obscurcissement survenant tout à coup dans une vie, par ailleurs éclairée, l'histoire m'emporte encore — c'est ma troisième lecture de ces trente

pages éblouissantes — dans ses remous d'images fortes qui, l'air de rien, métamorphosent en voyageur extasié et incertain le vieux jeune homme que je suis, écrasé sur son siège pliant de théâtre, à deux mètres de la grosse pluie battante. *I watched the landscape innocently, like a fool, like a diver in the rapture of the deep who plays on the bottom while his air runs out...* (J'essaie de traduire, vite, trop vite, convaincu de ne pas arriver à rendre en français l'émotion formidable du texte: «Mon regard, qui détaillait bien innocemment le paysage, était celui d'une folle, celui du plongeur qui s'émerveille de la beauté stupéfiante du haut-fond, sans s'apercevoir que sa réserve d'air s'épuise...»)

Les dernières
phrases

Et, oh, les toutes dernières phrases, si belles: *«One turns at last even from glory itself with a sigh of relief. From the depths or mystery, and even from the heights of splendor, we bounce back and hurry for the latitudes of home.»* (Encore une fois, trop vite et mal, je traduis, emporté par le mouvement saisissant du texte: «On finit par se laisser de tout, de la beauté la plus radieuse comme du mystère le plus impenétrable et même de l'éclat aveuglant du merveilleux. On fait volte-face — il le fait bien! — impatients de retrouver l'ordinaire, le familier rassurant.»)

Il pleut sans finir et une odeur de gravier mouillé et de feuillages fraîchement lavés accompagne ma lecture ravie. Le second texte, *Living like weasels*, relate une rencontre espérée, déterminante, entre l'auteur et une belette délurée, *«that looks like miracle itself, complete with miracle's nonchalance»* (intraduisible, mais, mettons: «Sa présence tient du miracle, ses mouvements ont la grâce nonchalante d'une apparition»). Un peu plus loin, je lis: *«I would like to live as I should, as the weasel lives as he should. And I suspect that for me the way is like the weasel's: open to time and death painlessly, noticing everything, remembering nothing, choosing the given with a fierce and pointed will.»* («J'aimerais tellement que ma vie me ressemble, comme la vie qu'elle mène ressemble à la belette. J'ai le soupçon que mon destin est semblable au sien: une présence délibérément soumise aux saisons et à la mort, un déroulement sans douleur, une attention forcée à tout ce qui vit, renforcée par l'oubli de tout ce qui n'est pas la vie, un acquiescement à tout ce qui est donné sans réserve, et qu'on fait sien sans résister, participant à la vie immédiate avec un désir mêlé d'effroi, mais un désir farouche.») De cet ardent échange de regards entre la belette et elle, Dillard écrit: *«If you and I looked at each other that way, our skulls would split and drop to our shoulders»* («Si nous nous dévisageions, vous et moi, avec une pareille

intensité, il me semble que la matière grise nous sortirait par les oreilles, enduisant nos épaules fatiguées de soutenir notre pauvre tête pensante»).

Au bord
du mariage

Je lis, je traduis, je m'enchant de notre parenté, chère Annie, gémellité que je redécouvre, avec une joie multipliée par l'averse rafraîchissante. Je te vois, au bord du mariage, pas très loin de ce *Tinker Creek* (dont tu as tiré un livre admirable!), en fervent tête-à-tête avec cette belette ratoureuse, et je t'entends prononcer, sur le souffle: *«Our eyes locked, and someone threw away the key.»* («Nos yeux se sont rencontrés, pour ne plus se lâcher, et ce fut comme si nous étions tout à coup, elle et moi, enfermées dans une pièce dont on ne retrouvera jamais la clé.»)

La librairie s'approche de moi, sur la pointe des pieds, un second café à la main, mais avec le même sourire indulgent, et qui semble vraiment l'expression sincère d'une bienveillance qui ne court pas les rues. Elle ne peut manquer de lire sur mon visage une espèce d'extase (le «lointain très personnel» dont parle Giono) qu'elle paraît habituée à déceler sur les faces liseuses de ses clients amoureux des livres. Aussi me confie-t-elle sans ménagement la tendresse qu'elle voue à mon amie Annie. Pour me complaire, comme dirait Rousseau, elle déniche entre les pages d'un livre une photographie de Dillard, en grande coureuse de marais, bottée jusqu'aux aisselles, ses longs cheveux blonds noués sur sa nuque, amazone des sous-bois, diane chasserresse ayant jeté son carquois aux orties.

Nous restons longtemps, tous les deux penchés sur cette silhouette émouvante, où nous apercevons de nouvelles raisons, physiques, équivoques, d'admirer Annie Dillard. Et puis nous rions, conscients tout à coup de notre ahurissement de contemplateurs d'idôles. Alors je l'accompagne à sa caisse, où j'ai la surprise de constater que le livre rare, tant attendu, ne me coûtera que 2,25 \$. (Les chefs-d'œuvre n'ont absolument pas de prix!)

Je sors dans la rue, au moment où reviennent les oiseaux dans les arbres de la petite rue tranquille et mouillée, et qui sent la place d'un village de vacances, au commencement de septembre, quant l'été n'est déjà plus qu'un souvenir qui attriste. Mais j'ai Annie sous le bras, et cent pages encore à lire de sa prose intime, enchantée. Après la pluie, le beau temps!

EACHING
A STONE TO TALK
Annie Dillard
Harper Perrenial, 1982

L'UNION DES ÉCRIVAINES ET ÉCRIVAINS QUÉBÉCOIS

REMERCE CHALEUREUSEMENT

TOUS LES ÉCRIVAINS, LES MUSICIENS ET LES ARTISTES

QUI ONT PARTICIPÉ À LA QUATRIÈME ÉDITION

DU FESTIVAL DE LA LITTÉRATURE,

SES PARTENAIRES ET LES ORGANISMES SUBVENTIONNEURS.

DU 6
20-21-22
FESTIVAL
DE LA LITTÉRATURE

PROCHAIN RENDEZ-VOUS :
CINQUIÈME ÉDITION DU FESTIVAL
DU 23 AVRIL AU 2 MAI 1999

La Chanson
de Violetta
de NICOLE HOUDE

Violetta, qui fêtera bientôt ses vingt ans, n'a jamais été une enfant comme les autres. Après sa journée de travail à l'usine, elle s'amuse et conspire avec ses amis dans les parcs de Montréal, se laissant emporter par un amour qu'on interdit aux gens comme elle...

Ce roman, qui traite d'un sujet
extrêmement difficile, est une
parfaite réussite!

LAURENT LAPLANTE,
Indicatif présent, Radio-Canada

éditions de la
pleine
LUNE

Roman, 176 pages, 20,95 \$

ANNE BRUNEAU
PARTIR
EN SANTÉ...
REVENIR
ENCHANTÉ!
Guide médical du voyageur

Cécile Dubé
LE DOUTS DE
SCHUBERT
ROMAN

MICHAEL TAMBINI
LE
DESIGN
DU
20
SIÈCLE
PRÉFACE DE
KENNETH GRANGE

Visages
de
l'écriture
Photographies de Ludovic FREMAUX
Préface de Jean FUGÈRE

Jean-Louis Roy
Le
Pèlerin
noir
ROMAN

SOUS FORTHAM
JAZZ
CHRONIQUE - LES INSTRUMENTS - LES MUSICIENS - LES SONS

Romans,
beaux livres
et plages...

Partir en santé... revenir enchanté!

Guide médical du voyageur
Auteur: Anne Bruneau 19,95 \$

Visages de l'écriture

Photographies: Ludovic Fremaux
Préface de Jean Fugère 19,95 \$

Le blues de Schubert

Roman
Auteur: Cécile Dubé 15,50 \$

Le Pèlerin noir

Roman
Auteur: Jean-Louis Roy 18,95 \$

Le Design du 20^e siècle

Beau livre
Préface de: Kenneth Grange 49,95 \$

Jazz

Beau livre
Préface de: John Fordham 29,95 \$



ÉDITIONS HURTUBISE HMH

LIVRES

ESSAIS ÉTRANGERS

L'homme unidimensionnel

LA PERSONNE IMMÉDIATE

Laurent Laplante
L'Hexagone
Montréal, 1998, 270 pages

Journaliste indépendant et critique littéraire, Laurent Laplante est un touche-à-tout de talent. Avec des essais sur des sujets aussi variés (et sérieux) que le suicide, l'université, la police, l'information, la gestion et l'olympisme, il a déjà fait la preuve de son éclectisme et de sa capacité à soulever derrière le voile de la réalité apparente les perversions et les distorsions, tant sociales qu'individuelles.

Écrit au cours d'un séjour de deux mois en France, *La Personne immédiate* se présente comme un défi de l'auteur à lui-même à l'occasion de ce qui semble être une retraite prématurée. (« Je me résigne mal à ne plus verser dans les médias mes trop-pleins d'impatience ou de colère. ») Une trentaine de courts textes divisés en trois sections — dévolues aux citoyens ordinaires, aux décideurs et aux intellectuels — composent ce long éditorial contre la myopie qui règne dans nos vies et dans nos sociétés, contre la tyrannie du court terme qui défigure nos démocraties.

L'anarchie automobile, la promiscuité méprisante du tutoiement, la désresponsabilisation sociale qui fait de nous des victimes en quête perpétuelle de dédommagements, l'étatisation du jeu, le tourisme domestique, le mépris de l'éducation, le protectionnisme des ordres professionnels, le règne de la raison instrumentale dans la recherche, la prolifération des diplômes et le mode de production des diplômés, voilà quelques-uns des sujets abordés par M. Laplante dans ce qui se révèle être son essai le plus ambitieux à ce jour. A tel point ambitieux qu'à cet ensemble déjà passablement éclectique s'ajoutent, parsemés ici et là, plusieurs courts chapitres intitulés « Aux marges de l'écriture », dans lesquels l'auteur s'interroge sur sa démarche destinée et rend compte de ses hésitations et de ses craintes.

La pensée solitaire

Disons d'emblée que la démarche de Laurent Laplante, qui se veut un appel à « la pensée solitaire et debout, solitaire et courageuse, au jour le jour, dans les salles de cours, dans les textes, à la source et au cœur des débats, loin du consensus pusillanime et en marche vers le pluralisme », est méritoire. Mais l'amplitude même du propos — traquer l'hypocrisie individuelle de ceux qui profitent du système et l'hypocrisie sociale qui dérive de l'utilitarisme — est sans doute desservie par la méthode employée qui consiste à multiplier les cas d'espèce dans différents domaines en espérant que le portrait d'ensemble convainque

que la vie moderne restreint, voire empêche la réflexion profonde et la véritable démocratie.

Le lecteur capable de faire fi de l'effet kaléidoscopique que provoque l'ouvrage et capable d'apprécier la prose limpide de M. Laplante lira *La*

Personne immédiate avec intérêt. Le lecteur soucieux de détails souhaitera, quant à lui, que certains sujets aient été davantage approfondis et que l'auteur ait donné plus de preuves de ce qu'il avance, mais il devra convenir que la démarche n'est pas sans fondement.

Le problème, c'est qu'on a parfois l'impression que M. Laplante lui-même ne croit pas complètement à sa propre démarche. Les « marges de l'écriture » mentionnées précédemment semblent servir de caution morale à l'auteur. Un peu comme si le journaliste en M. Laplante ne pouvait se débarrasser tout à fait de ses réflexes déontologiques. Les remarques que ces chapitres contiennent sur les précautions qu'il faut prendre pour juger les cas soumis à l'analyse et les dangers à verser dans le moralisme suggèrent d'ailleurs une occasion ratée qu'une réserve fondée. Une occasion ratée de donner un tour plus personnel, plus intime, à cet essai ambitieux, de prendre le problème de l'homme unidimensionnel par un bout inattendu de la lorgnette, de jouer d'astuce plutôt que du coude.

Des questions aussi rhétoriques que: suis-je certain que les exemples donnés sont les meilleurs? ne servent pas le propos si elles ne sont pas suivies d'une véritable discussion de fond. Or ces chapitres « marginaux » sont toujours très courts et ressemblent à des intermèdes, à des pauses plutôt qu'à des renversements de perspective.

Le préchi-prêcha

Cet absence de « détachement » se remarque aussi ailleurs dans l'ouvrage. La première section, consacrée au cercle des citoyens et à certains aspects de la vie quotidienne, souffre mal la comparaison avec, par exemple, un ouvrage comme les *Chroniques matinales* de Gilles Archambault. *La Personne immédiate* manque de cette ironie, de cette autodérision qui fait sourire et empêche de glisser, malgré soi, vers une forme ou une autre de préchi-prêcha. La critique de l'absurde ordinaire a une plus grande portée quand elle opère de l'intérieur.

Les textes consacrés aux décideurs souffrent moins de cette absence d'implication personnelle de l'auteur. Nous baignons tous dans le quotidien, mais très peu sont des décideurs. M. Laplante attaque ici aussi bien les professionnels que les syndicats, le mouvement Desjardins que



Laurent Laplante

ARCHIVES LE DEVOIR

les gouvernements, les cégeps que les universités, tous coupables de vouloir protéger les acquis plutôt que de prendre de véritables risques. Qui dans le milieu de l'enseignement niera que les diplômes se donnent à rabais de nos jours? Peu de gens. Qui ose dénoncer la situation? Personne (ou ceux qui le font ne sont pas entendus).

Ce n'est pas sans beaucoup de précaution que M. Laplante s'en prend finalement à ceux qui sont en théorie les mieux placés pour contrer la myopie ambiante: les intellectuels, qui sont les personnes les moins susceptibles de réagir de façon immédiate, de donner leur opinion sans débattre, de décréter un verdict sans faire la part des choses. Ici, l'auteur fustige la rectitude politique ambiante, le confort et l'indifférence dans lesquels pataugent la classe intellectuelle. Mal-

heureusement, les exemples cités sont peu probants, du moins dans la forme générale que leur donne M. Laplante. Que les intellectuels doivent s'élever contre certaines pratiques fiscales déloyales, contre les mensonges du Bureau international du travail, contre la disparition des églises et des trains, on peut bien sûr trouver que c'est dommage. Qu'ils ne le fassent pas, ou très peu, ne permet pas d'avancer que les intellectuels se terrent et jouent le jeu d'une société basée sur le mensonge.

Laurent Laplante est un homme intelligent et polyvalent, et sa dénonciation de l'immédiateté de nos politiques et de nos valeurs mérite d'être entendue, mais son propos aurait été mieux servi s'il avait limité les cibles et s'il s'était investi davantage dans son écriture.

rosal@videotron.ca

RELIGIONS

Judaïsme et Islam
Illustrations et faits historiques

JUDAÏSME

Elena Loewenthal
Éditions Liana Levi, collection Ikona
Paris 1998, 144 pages

ISLAM

Younis Tawfik
Éditions Liana Levi, collection Ikona
Paris 1998, 144 pages

NAÏM KATTAN

Ces ouvrages sont publiés dans l'excellente collection Ikona qui, comme son titre l'indique, met l'accent sur l'iconographie. Il n'en demeure pas moins que le texte est précis et même quand il est succinct, l'ouvrage informe par l'image et fait ressortir sa signification comme document. Bref, les illustrations animent les faits historiques aussi bien que les pratiques culturelles.

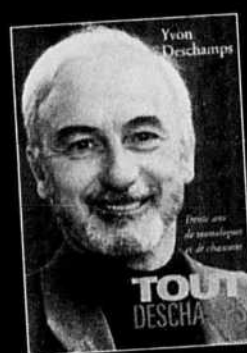
L'ouvrage d'Elena Loewenthal donne une idée vivante du judaïsme aussi bien dans le présent qu'à travers l'histoire. On peut toutefois déplorer que la majeure partie des illustrations proviennent de Venise et de Prague. Les images sont percutantes mais cependant, elles mettent en scène deux villes où il n'y a presque plus de Juifs.

Le livre de Younis Tawfik explique



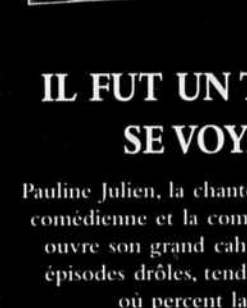
l'islam depuis ses débuts et en décrit les règles. La vision du monde islamique de l'auteur se limite, malheureusement, souvent au monde arabe où cette religion est née. Les illustrations sont bien choisies même si on aurait souhaité voir davantage d'images de l'islam africain et asiatique.

On peut difficilement se contenter de feuilleter ces ouvrages comme d'autres albums du genre. Les illustrations nous invitent à la lecture et les images nous informent et nous instruisent agréablement.

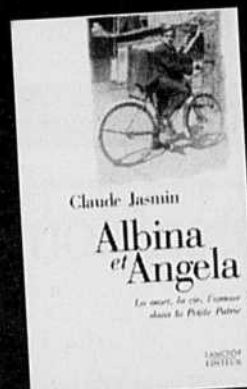
CET ÉTÉ, SOYEZ LIVRES AVEC
LANCTÔT
ÉDITEURYvon Deschamps
TOUT DESCHAMPS

L'intégrale des monologues et chansons d'Yvon Deschamps, dont les classiques: Pépère, La libération de la femme, Nigger Black, Les unions, qu'osera-t-on? L'argent, Le bonheur, L'intolérance, etc.

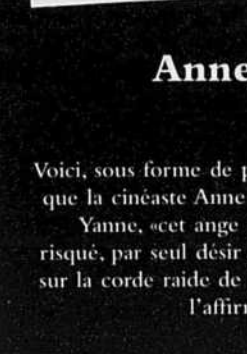
« Un must pour lire et débiter » — Josée Blanchette, *Le Devoir*

Pauline Julien
IL FUT UN TEMPS OÙ L'ON
SE VOYAIT BEAUCOUP

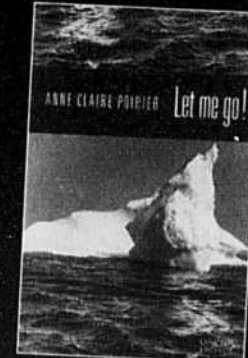
Pauline Julien, la chanteuse, la militante, l'amante, la comédienne et la compagne de Gérald Godin nous ouvre son grand cahier et nous fait découvrir des épisodes drôles, tendres ou dramatiques de sa vie, où percent la fougue, la poésie, la passion.

Claude Jasmin
ALBINA ET ANGELA
LA MORT, L'AMOUR, LA VIE
DANS LA PETITE PATRIE

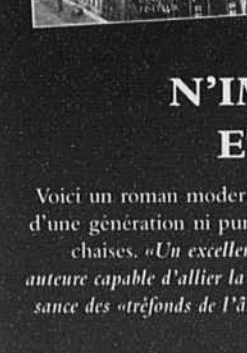
Claude Jasmin, le romancier, se fait poète et lyrique pour nous raconter les premiers émois de l'adolescence, où la mort de sa grand-mère Albina, étoile le premier amour de sa vie, Angela, une jeune Italienne de la Petite Patrie à Montréal.

Anne Claire Poirier
LET ME GO!

Voici, sous forme de poème, la lettre bouleversante que la cinéaste Anne Claire Poirier écrit à sa fille, Yanne, « cet ange précipité en enfer pour s'être risqué, par seul désir d'exister, de jouer et d'aimer, sur la corde raide de la vie et de la mort, comme l'affirme Annie Leclerc, en préface.

Emmanuelle Turgeon
LES BEAUX
SURVIVANTS

La peur et la mort, mais aussi et surtout, omniprésente, la compassion sur fond d'intrigue policière. « Dans une prose tantôt réaliste et tantôt lyrique, Emmanuelle Turgeon réussit à créer un monde dense, cohérent, qui s'impose dans toute son horreur. » Réginald Martel, *La Presse*.

Olivier Garnier
LA MÉMOIRE
DES DORIAN

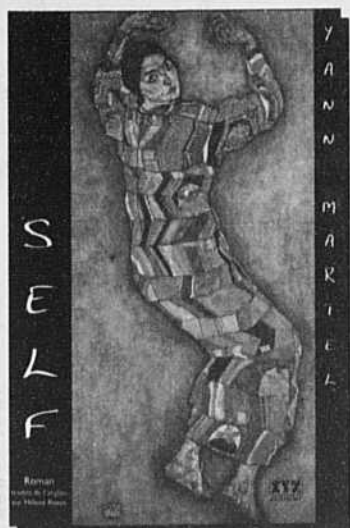
Voici un roman moderne, acide qui trace le portrait d'une génération ni punk ni straight, assise entre deux chaises. « Un excellent roman noir, qui nous révèle une auteure capable d'allier la maîtrise stylistique et la connaissance des « tréfonds de l'âme » de la culture contemporaine. » Karinne Ricard, *Id.*

Olivier Garnier
LA MÉMOIRE
DES DORIAN

Un roman sur la mémoire et l'écriture: quelle est la part de la mémoire et de l'histoire personnelle dans toute fiction? Une vraie histoire, avec des petits et grands drames, de l'amour, des déchirements, des morts et des vivants. « Un coup de maître! » Laurent Laplante, *Radio-Canada*.

En vente chez votre librairie

XYZ éditeur

Yann Martel
Self

Voici *Self*, le roman de Yann Martel, l'auteur qui « sera, après Michel Tremblay et Mordecai Richler, l'écrivain montréalais le plus connu au monde ». (Gil Courtemanche, *L'actualité*)

288 p. • 19,95 \$

Mario G.
La Grosse
Princesse

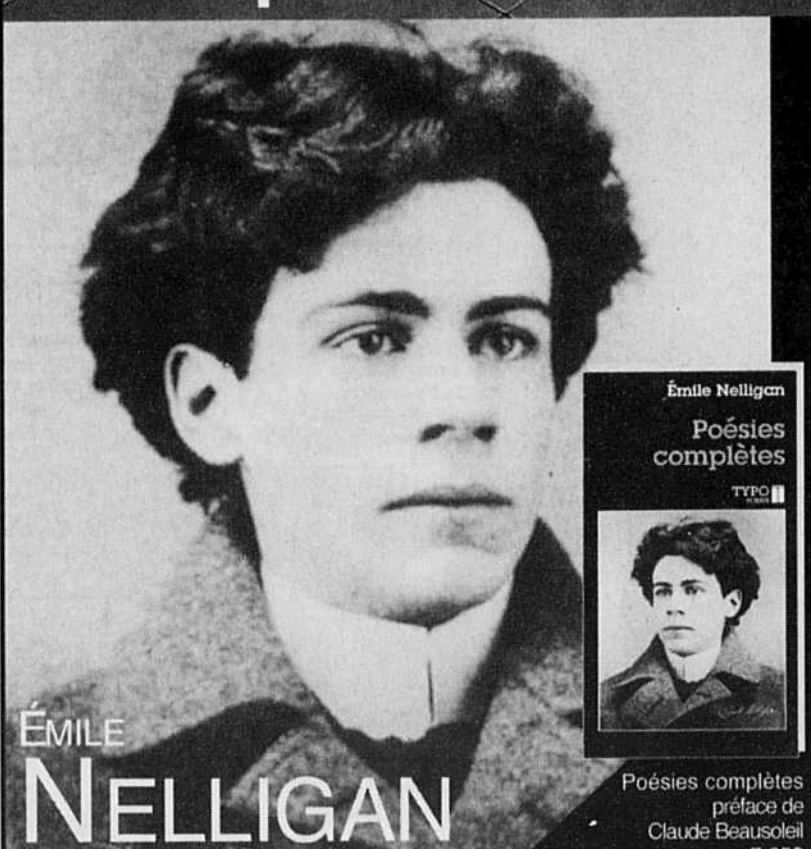
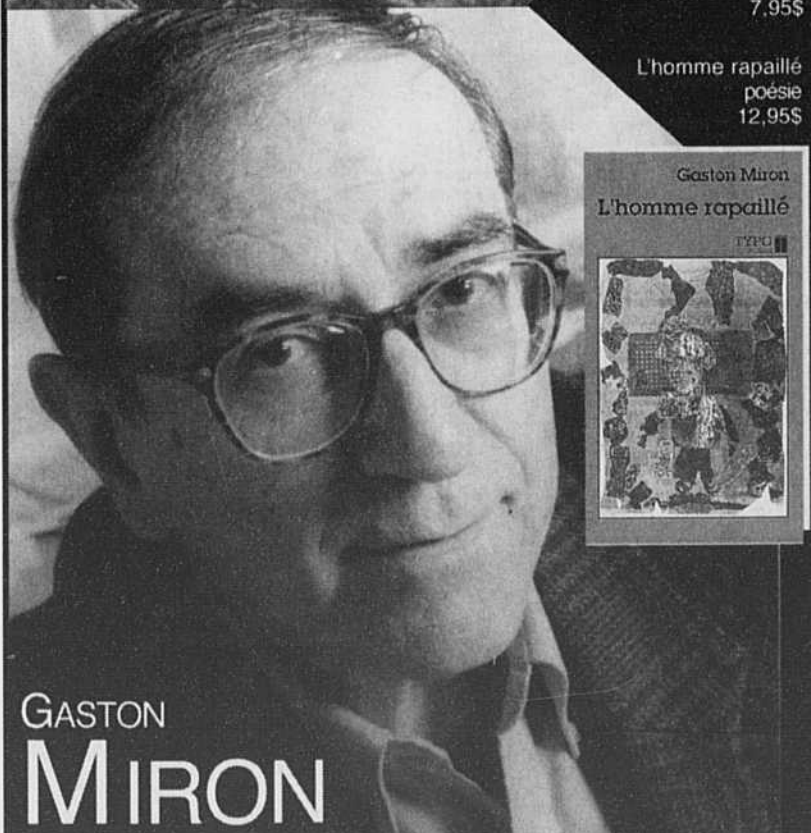
« Allez-y voir, c'est un vrai plaisir que de passer deux heures en compagnie de cette petite fille étonnante [...] ». (Blandine Campion, *Le Devoir*)

216 p. • 19,95 \$

XYZ
éditeur

XYZ éditeur

1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
Téléphone: 525.21.70 • Télécopieur: 525.75.37
Courrier électronique: xyzed@mlink.net

Les grands
poètesÉMILE
NELLIGANÉmile Nelligan
Poésies complètes
TYPOPoésies complètes
préface de
Claude Beausoleil
7,95 \$GASTON
MIRONGaston Miron
L'homme rapaillé
TYPOL'homme rapaillé
poésie
12,95 \$

LE GROUPE
VILLE-MARIE
LITTÉRAIRE

TYPO

La passion de la littérature

LIVRES

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

LITTÉRATURE FRANÇAISE

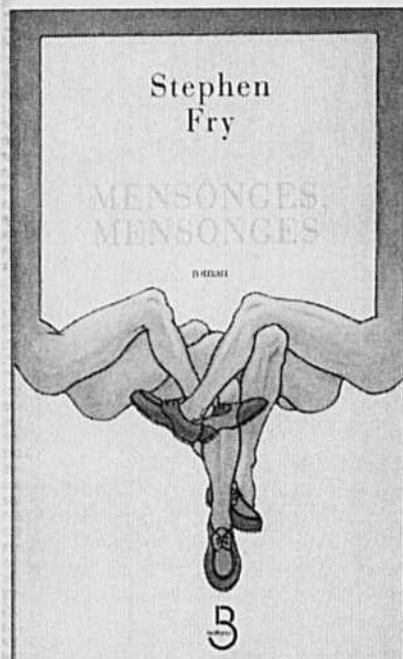
Pochade

N'est pas Wilde qui veut

MENSONGES, MENSONGES

Stephen Fry
Traduction de l'anglais par Johan
Frederik Hel-Guedj
Belfond, Paris, 1998, 332 pages

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR



Stephen Fry a beau constituer une figure intéressante du cinéma, ses talents littéraires restent à démontrer. «*Il se place dans la lignée des grands provocateurs anglais*», peut-on lire en quatrième de couverture. Il s'agit d'un premier roman, soit, mais qui s'est juché plusieurs semaines sur la liste des *best-sellers* en Grande Bretagne. Peut-être la personnalité même de Stephen Fry, sa notoriété ont-elles contribué à cet engouement pour son livre. Engouement surfait à mon avis, encore que le Fry écrivain s'inscrive bel et bien dans une tradition britannique à la fois potache, rebelle et excentrique, qui trouve sa muse dans ces institutions uniques, tissées de snobisme, de confrontation avec l'autorité, d'étreintes furtives dans les dortoirs que sont les collèges anglais.

Stephen Fry, que l'on peut voir ces jours-ci à l'écran incarner le personnage d'Oscar Wilde dans le film de Brian Gilbert, est de toute évidence influencé par l'auteur du *Portrait de Dorian Gray*. Même souci d'élégance, même culte de l'homosexualité portée comme une fleur à la boutonnière, même excentricité. Ne lui manque

que la concision et l'art de broser une histoire.

Mosaïque

Mensonges, Mensonges se veut une mosaïque de plusieurs genres, de styles divers qui se chevauchent avec plus ou moins de bonheur sur le thème de l'imposture, sans toujours départager le vrai du faux. Tout s'articule autour du personnage d'Hadrian, garçon de bonne famille qui, à quinze ans, accumule les frasques dans son collège, vit une homosexualité voyante, invente des histoires, publie de virulentes feuilles de chou. Populaire auprès des élèves, il fait le désespoir de ses profs et finit par être expulsé du lieu. Le même personnage réapparaîtra quelques années plus tard, prostitué? (mais est-ce une invention de son esprit?), puis entraîné dans une invraisemblable histoire d'espionnage par un de ses anciens profs. Le roman se subdivise en trois parties, trois tons, trois niveaux de récit, trois périodes, avec un même héros lancé comme une balle de golf sur ces différents *greys*.

Intention d'ouvrir des pistes qui ouvrent tantôt sur une vérité, tantôt sur un mensonge est intéressante mais réclame un doigté d'écrivain, un sens du récit que Fry ne possède guère. Entre les blagues estudiantines et les mots-chocs jetés ici et là pour provoquer la galerie, entre les banales frasques sexuelles, une fixation amoureuse sur un pré adolescent et une série de théories fumeuses, le personnage d'Hadrian se dessine au départ en creux, ni très sympathique ni très habité. L'auteur ne parviendra jamais à humaniser cette caricature frivole de jeune dandy jonglant avec la délinquance. La provocation pour la provocation ne mène pas très loin, et la prose de Stephen Fry paraît bien creuse, sans images éloquentes, sans envolées en altitude, sans unité de style.

La dernière partie de l'ouvrage constitue une satire de polar assez maladroite, farfelue jusqu'à l'absurde mais sans le niveau d'humour britannique qui eût élevé son niveau. Fry n'est pas Chesterton. Il essaie parfois de marcher sur ses traces, mais ne parvient à déployer qu'un humour de carabin. Peut-être seuls les Britanniques peuvent-ils goûter jusqu'à un certain point sa charge contre l'establishment anglais, leur bonne société et leurs collègues. Un œil extérieur n'y trouve guère son compte et range ce premier roman de Stephen Fry dans la catégorie des pochades bien mal cousues.

Frissons

Un roman comme une nouvelle d'Edgar Allan Poe

LE SENS DE LA NUIT

Nicolas Bréhal, Nrf Gallimard,
Paris, 1998, 329 pages

GUYLAINE MASSOUTRE

On dit que la nuit, tous les chats sont gris. Rien de plus faux : c'est en scrutant les ténèbres nocturnes qu'on voit peu à peu les ombres se détacher, les formes s'animer et l'opacité se résorber en teintes dégradées. Dans ces nuances vit un infra-monde mystérieux, instinctif et désordonné, bouillonnant d'un sombre mal difficile à nommer, mais classé le jour dans la catégorie des grandes obsessions pathogènes. Les personnages de Bréhal sont tous entachés de nuit. Solitaires et fuyants, voués au malheur, fascinés par la mort, ils poursuivent un destin de destruction qui, la nuit, les entraîne lentement vers l'anéantissement.

Nicolas Bréhal (prix Renaudot en 1993 pour *Les Corps célestes*) a écrit un roman fascinant, apte à vous faire passer une nuit blanche en singulière compagnie. Sous l'égide de Baudelaire, qui affirma dans un poème que «*le crépuscule excite les fous*», un narrateur médite sur la folie d'un assassin en série, qui lui a livré un récit en confession, après qu'il eût été jeté en prison.

Faut-il croire que les portes d'un univers carcéral puisse s'ouvrir tout grand aux écrivains en mal d'une aventure unique? Bien sûr que non, même si un narrateur convaincant ne vous en fait le serment. Car personne n'a juré ici de dire rien que la vérité...

Aussi, l'assassin arrêté, Gaspard de la Nuit — personnage éponyme d'Aloysius Bertrand —, a-t-il les coudees franches pour nous conduire, tels des aveugles, dans le contexte des pires actes que puisse signer l'humanité: le viol et le découpage de la victime en rondelles. Pourtant, vous tomberez vite sous le charme de Gaspard, ce maniaque macabre qui, en vous accordant ses faveurs, révélera vos frayeurs, dignes d'une nouvelle d'Edgar Allan Poe.

Sourires trompeurs

Ce roman noir s'attache aux sourires trompeurs des êtres obsédés par la négation. Outre Gaspard, gravitent dans sa proximité Marge — au nom révélateur —, marginale insolente, paumée, chapardeuse, provocatrice par désespoir. Thomas, le



ARCHIVES LE DEVOIR

Nicolas Bréhal

motard qui lui court désespérément après. Sabine, danseuse nue cocaïnomanie. Marius, chauffeur de taxi et photographe amateur. Et l'impayable Achille, qui mène l'enquête le nez dans un livre, à coup de grandes inspirations profondes dans *Les Fleurs du mal*.

Je n'ai lu aucune histoire qui comprenne autant de rebondissements et de coïncidences extravagantes cette année. Le narrateur n'avoue-t-il pas lui-même se sentir défaillir devant l'engrenage de cette fiction sanglante? Bréhal a campé des portraits détaillés de personnages actuels, tout droit sortis d'une cour des miracles digne d'un Victor Hugo. Ces épaves hypersensibles, à certains égards, et assoiffés de correspondances ont la poésie criminelle. Est-ce grâce à ce fil magique qu'on les suit, à pas de loup, fomenter leurs mauvais coups comme des œuvres d'art? Ceux qui ont aimé *Le Parfum* de Patrick Süskind y retrouveront un peu de cet esprit logique, dans son délire, de l'infest Grenouille.

Voluptueuse et insupportable, telle est l'âme de Gaspard. Subtile et narquois, ainsi va le style de Bréhal qui la cerne : «*Soudain, son nez se mit à saigner. Il sortit un mouchoir et je compris qu'au fond de sa nuit Gaspard cédait aux lois physiques d'un immense désespoir. Chez lui, le sang remplaçait les*

larmes. Il n'avait donc aucun chagrin. » Chaque page recèle au moins une perle, une de ces formules paradoxales qui vous tient en haleine, tout en soulevant un voile sur la réalité. Et l'histoire elle-même est un petit miracle: vraisemblable jusqu'au bout du fantasme. De plus, ce polar aux qualités littéraires et psychologiques allie un solide sens du crescendo à ses clairs-obscurs.

Bien sûr, la lumière du matin, blafarde, n'aura pas chassé toutes les zones d'ombre, lorsque vous fermerez ce livre, rassurés de savoir Gaspard sous les verrous. Car une félicité passagère n'efface jamais tout à fait les tourments d'un air vicié. Or, Bréhal nous fait respirer en profondeur la folie des silhouettes anonymes, qui rasent les murs en évitant les réverbères allumés. Celles que l'on ne veut à aucun prix voir rôder au coin de chez soi.

CONSOLATION PROVISOIRE

René de Ceccatty, Nrf Gallimard
Paris, 1998, 153 pages

Ce roman est la suite d'*Aimer, récit de voyage* qui creusait la douleur de la rupture amoureuse. Les hommes qui s'aiment et se laissent, dans *Consolation provisoire*, ont la mélancolie infinie. Ici, c'est lors d'un voyage en Italie que la souffrance d'aimer remonte à la surface, comme se tracent les rides sur un visage au fil du temps.

L'écriture de Ceccatty — dont on republie par ailleurs, en livre de poche, une anthologie de mille ans de littérature japonaise — est d'une grande délicatesse, s'attachant à la fragilité des relations humaines et à la persistance des traces qu'elle laisse sur leur passage. La médiation de l'art y offre son miroir qui met les sentiments en lien avec la conscience: «*Il y aurait eu les larmes devant l'aurige, comme devant la Pietà, devant l'immobilité trompeuse, la fausse sérénité de l'art dans la pierre encore vibrante de l'énergie de l'artiste qui l'avait animée, pour qu'elle communique enfin avec un être humain du type d'Hervé, une âme sensible.* » Cet amour pour Hervé est un supplice délicieux, une offrande qui vous fait frissonner.

Ce beau texte est une sorte de journal intime rétrospectif. On y comprend que le souvenir est sans doute le premier responsable de la douleur des amours sans retour. Mais le temps est aussi un allié, puisque avec les années, le vieillissement de la passion se bonifie, loin de s'affadir. Y revenir permet d'en ressusciter maints détails, dont les nuances se perdent dans ce que Roland Barthes appelait «*le bruissement de la langue*». Ce sont éclats de bonheur, que les mots se plaisent à parer d'une conscience neuve, d'une symbiose retrouvée ici dans la paix méditerranéenne.

L'identité dépossédée

Entre deux œuvres d'art visitées, des amitiés frémisantes ouvrent les vannes de l'intériorité. Les femmes amies, en particulier, jouent aux côtés des héros un bien étrange mélodie. Elles prolongent l'agonie des amours décadentes, ranimant autour de la séduction inconstante une culpabilité qui invite à disséquer la passion davantage.

L'invisible, chez de Ceccatty, monte des ruines. Car il est un lieu où la fidélité ne peut se rompre. L'achèvement d'un amour permet sa survivance. De là perle la conscience. Mais l'expérience reste J, déchirante. On y perçoit que l'amour, pour réaliser l'ultime fusion, pousse l'un à exiger de l'autre ce qu'il ne peut donner. C'est alors que la différence entre deux êtres prend soudain l'allure d'une monstruosité. Le harcèlement surgit. L'amour se métamorphose en un exercice d'autorité, et la jouissance devient impossible. Pourtant, cette tangente des hostilités est née dans le consentement du couple, qui refait surface inlassablement.

Ces considérations permettent au narrateur, amant éconduit, de remonter jusqu'aux premiers traumatismes qui, dans les angoisses consécutives, feront de l'expérience amoureuse une relation lacunaire et tronquée, traversée de terreur et d'affection épouvantée. Ce livre sincère radiographie l'amour comme une maladie, en en faisant vibrer la richesse même.

Les Autres Rives de l'été

« Un bon vieux récit d'aventures à la sauce pirate, qui ne manque pas d'humour. »
Mario Roy (La Presse)

Au cœur d'un monde de violence de passion. Un roman historique dans l'Italie du XVI^e siècle.

Balzac-Le Griot éditeur C.P. 67, succ. De Lorimier, Montréal, Québec, H2H 2N6

Lectures d'été au Septentrion

Julie Papineau
Une femme patriote
Correspondance (1823-1862)
Texte établi et annoté par Renée Blanchet

Après le roman, l'HISTOIRE de Julie Papineau à travers ses lettres à son mari, Louis-Joseph Papineau, et à ses enfants.

Hector Laferté
Derrière le trône
Mémoires d'un parlementaire québécois (1936-1958)
Texte présenté par Gaston Deschênes

La politique, l'administration publique, les institutions parlementaires vues de l'intérieur; le témoignage d'un libéral dans la «Grande Noirceur»...

Septentrion

1300, av. Maguire, Sillery (Québec) G1T 1Z3 • Télécopieur: (418) 527-4978

C'EST L'ÉTÉ...plongez dans un livre

Erik Orsenna
Longtemps
Erik Orsenna raconte dans *Longtemps* quatre décennies d'une passion de légende. Ce roman d'une inconsolable gaieté est un enchantement.
Le Nouvel Observateur

Yann Queffélec
Happy Birthday Sara
«*Queffélec joue avec les mots comme d'autres avec des effets spéciaux. Sous sa plume, la Baltique lèche les murs et étirent lentement les passagers.*»
Guylaine Massoutre, Le Devoir

PAULO COELHO
La Cinquième Montagne
Dans la lignée de *l'Alchimiste* mais dans une tonalité épique, l'auteur déploie les grands thèmes qui font la force de son œuvre.

KATE ATKINSON
DANS LES REPLIS DU TEMPS
«*Attachez vos ceintures, le voyage est secouant comme un bon rire de fin de journée... On s'amuse comme l'auteur, qui a la plume exquise.*»
Hélène Lebeau, Elle Québec

GERALD MESSADIÉ
MOÏSE
Combinant le sens romanesque et le souci d'une documentation précise, Gerald Messadié, l'auteur de *l'Homme qui devint Dieu*, peint la société pharaonique au moment de la jeunesse de Moïse.

Katherine Pancol
Encore une danse
Finies l'adolescence, la bande, le temps est venu de changer de relation. Evoluer ou fuir, c'est le choix que fera finalement chacune des copines.

HACHETTE
Canada Inc.
www.hachette.qc.ca

Les Bouquinistes du Saint-Laurent

À Boucherville

Du 19 au 24 juin

PARC LARAMÉE

(Boulevard Marie-Victorin face à l'église Ste-Famille)

de 10h à 23 heures

À Montréal

Du 3 au 19 juillet

AU VIEUX-PORT

Une production et réalisation d'Hélène Tirole

À Québec

Du 24 juillet au 9 août

TERRASSE DUFFERIN



Des boîtes de livres à ciel ouvert!

Des livres anciens, neufs ou d'occasion, à tous les prix, pour tous les goûts.

en collaboration avec

LE DEVOIR

UKAC 730

Le pouvoir des mots

journal montreal

LIVRES

ARCHITECTURE

Voyages

Dans le temps ou dans l'espace

SOPHIE GIRONNAY

HÔTELS PARTICULIERS
DE PARISOlivier Blanc
et Joachim Bonnemaison
Terrail, Paris, 1998, 205 pages

Ah! Ma chère, il s'en est passé, des choses coquines, libertines, et parfois aussi dramatiques, entre les murs de ces hôtels, fleurons de l'architecture civile française des XVII^e et XVIII^e siècles. Messieurs Blanc et Bonnemaison (le bien nommé) nous content à grand galop, quoique plutôt éloquemment, ce qu'il en coûta de fastes et de folies aux mieux nantis du royaume de France pour nous léguer tous ces bijoux. Sur les carrelages et les parquets, l'écho du Grand siècle et de son successeur (le siècle cadet?) y résonnent encore. Avec, en fond sonore, sur la toute fin, le claquement glacial de la guillotine. Ah, ça ira...

FRANK LLOYD WRIGHT

Maître de l'architecture
américaineKathryn Smith
Abbeville, Paris, 1997, 143 pages

Encore un livre sur Frank Lloyd Wright? Oui mais il s'agit de la traduction française d'une excellente monographie, rédigée dans ce style sévère mais instructif des travaux de savants professeurs, ce qu'est précisément Kathryn Smith. Dans un texte court, qui sait aller à l'essentiel sans l'édulcorer, elle renseigne aussi bien le néophyte qu'elle intéresse le connaisseur. Et puis surtout, les magnifiques photographies, abondantes en nombre et généreuses de points de vue, donnent une bonne idée de l'immense génie de l'architecture qu'était Wright. Cela saute aux yeux et donne comme un choc, au fil des chapitres qui suivent la chronologie. En 70 années de carrière, Wright n'a cessé d'élargir et d'approfondir sa recherche, toujours plus universelle et toujours plus originale. Un livre pour ceux qui veulent le découvrir et le redécouvrir encore et encore.

ARTS & CRAFTS DESIGN
IN AMERICA

A State-by-State Guide

James Massey et Shirley Maxwell
Chronicle Books
San Francisco, 272 pages

Au tournant du siècle dernier et jusqu'à la Première Guerre, le mouvement Arts and Crafts visait à faire la synthèse des arts, insufflant dans l'architecture et jusqu'à la création du plus humble objet usuel, le sens de la beauté et du savoir-faire artisanal. Il a laissé aux États-Unis un patrimoine d'une richesse insoupçonnée, dont de nombreuses demeures ouvertes aux visiteurs (par exemple plusieurs chefs-d'œuvre signés Wright!) Voici le guide des guides, véritable petite encyclopédie organisée état par état, qui permettra de ne manquer aucune bonne adresse. Touristes en chambre ou en winnabago, munissez-vous de cette bible et entrez dans le monde parallèle de l'Amérique du goût parfait.

MAISONS À LA CAMPAGNE

Sous la direction d'Olivier Boissière
Telleri, Paris, 1998, 157 pages

Vous voulez une recette pour faire de beaux rêves? Voici la mienne. Je ne vous garantis pas que ça fonctionnera pour vous, ami lecteur, mais en tout cas c'est comme ça que j'ai procédé hier soir, et je vous jure que ça a marché! Calez-vous confortablement dans votre lit, une demi-heure avant le passage du marchand de sable. Puis feuiletez tranquillement ce livre qui vous balade dans une vingtaine de maisons à la campagne parmi les plus belles et intéressantes de l'architecture contemporaine, depuis Long Island et Sun Valley jusqu'à l'Autriche ou l'Australie. Attardez-vous sur vos préférences. Enviez à l'envi les chanceux propriétaires de ces «villas», qui tiennent plutôt de la gentilhommière que du chalet. Sur-tout, prenez la peine d'en lire les descriptions, exemplaires de clarté, et qui sont nécessaires pour apprécier toute l'intelligence des conceptions architecturales représentées. Comment l'intimité est préservée, comment l'abri s'inscrit dans le site, comment le luxe ou l'ascétisme (cet autre luxe) s'y déploient. Savourez... Puis fermez le livre et les paupières. Et envollez-vous dans une incessante

visite libre qui vous emportera de châteaux en Espagne en bungalows californiens...

Maisons à la campagne est l'un des huit titres d'une nouvelle collection «L'Art d'habiter», dirigée par le brillant Olivier Boissière. Plusieurs sont consacrés aux maisons (à la ville, au bord de la mer, etc.) mais aussi aux nouveaux musées, aux hôtels, aux bars et restaurants. Ces livres, un peu dans le style Taschen (prix modiques, format souple, couleurs et photos à foison) sont remarquables par le choix des projets, beaucoup plus raffiné et judicieux que dans le tout-venant du genre. On y évite les poncifs, le sectarisme, et le talent des architectes d'aujourd'hui, dans le monde, ne se lasse pas d'émerveiller. Une collection à surveiller.

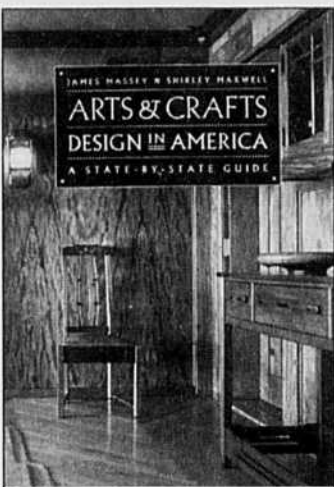
TURQUIE

Des Seldjoukides aux Ottomans

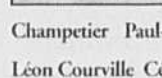
Henri Stierlin
Taschen, Cologne, 1998, 237 pages

Parlant de Taschen, cette maison d'édition, pionnière entre toutes du livre d'art à prix populaire, ne fait pas que dans le multicolore vite feuilleté. Loin de là. Témoin ce volume cartonné, extrêmement sérieux et documenté (mais à prix très économique, quelque 40 \$) portant sur les principaux monuments qui constituent l'héritage turc, avec tableau chronologique, glossaire, index, et 300 photos. Écrit par un auteur allemand reconnu qui publie sur ce sujet depuis 1971, il est l'un des 40 volumes d'une série encyclopédique sur l'architecture mondiale.

On oublie souvent qu'au temps de Mozart, le territoire des Turcs s'étendait encore jusqu'aux portes de Vienne et couvrait tout le Proche-Orient. Portant l'empreinte de l'Islam et de l'héritage byzantin, l'architecture islamique connaît son apogée en Turquie aux XV^e et XVI^e siècles. Tout en se promenant sous les coupes lumineuses, tout en laissant glisser son regard sur les arabesques de faïence, le lecteur fait ici la connaissance de Soliman le magnifique, de son grand vizir Sokullu et de l'architecte le plus talentueux de l'empire ottoman, Sinan le prolifique. Un petit loukoum, avec ça?

lectures
D'été

Bonne lecture,

Jacques Allard Jean-Pierre April Ariane Archambault Madeleine Arsenault
Noël Audet Frédéric Back François Barcelo Jean-François Beauchemin
Yves Beauchemin Yves Beauchesne Alain Beaulieu François Beaulieu JeanBeauvoys Jean-Pierre Bélanger Gérard Bessette
Conrad Black Tania Boulet Richard Bourgault
Stéphane Bourguignon Yvon Brochu Marcel
Brouillard Mathias Brunet Reynald Cantin JoëlChamptier Paul-André Comeau Jean-Claude Corbel Jacques Côté
Léon Courville Céline Cyr Paule Daveluy Normand de Bellefeuille Paulde Grosbois Marie-Ève de Villers Marc Degryse
Dominique Demers Guy Deshaies Marc Deuloux Sylvain Dodier Georges

Dor Jasmine Dubé Christiane Duchesne Sarah Ellis Guy Gavriel Kay Louis

Hémond Marc Fisher Claude Fournier Bénédicte
Froissart Marie Gagnier Alain-G. Gagnon Cécile
Gagnon Charlotte Gingras Stella Goulet FrançoisGravel Yves Jasmin François Jobin Viviane Julien
Jack Kérourac Raphaël Korn-Adler Nicole Labelle-Ruel Laberge Marie-Lise Labonté Micheline Lachance Bernard Lamothe Laurent Lapierre
Monique LaRue Gilbert La Rocque Jacques Lazure Claude Le Bouthillier Lelièvre Jean

Lemieux Thierry Lenain René Lévesque Gilles Léveillé Marie Malo Maurice Marchon...

Monsieur Achim!



Jacqueline Avril, représentante du journal *Le Devoir* (à gauche), et Jocelyne Morissette, éditrice des Éditions Québec Amérique (à droite), ont procédé le 15 mai dernier au tirage du concours La Bibliothèque Québec Amérique, lancé récemment dans le cadre de la journée mondiale du livre. L'heureux gagnant de cette bibliothèque, d'une valeur de 1000 \$, est Pierre Achim, de Lachute. Félicitations, Monsieur Achim!

QUÉBEC AMÉRIQUE
www.quebec-amerique.com

NOUVEAUTÉS

Jean-Noël Lavoie et Charles Denis
LA SAGA DE LAVAL

L'histoire de la création de Laval, deuxième ville du Québec racontée par son maître d'œuvre avec toutes les péripéties et les rebondissements qui ont marqué la gestation et la naissance de cette nouvelle ville. Cette saga se lit comme un roman!

256 PAGES / 24,95 \$

Pierre DesRuisseaux
TRÉSOR DES
EXPRESSIONS
POPULAIRESPetit dictionnaire
de la langue imagée
dans la littérature québécoise

Dans ce nouvel ouvrage, l'auteur du *Dictionnaire des expressions québécoises*, propose un voyage tout à fait original, à travers la littérature québécoise contemporaine, à partir de ses expressions populaires.

352 PAGES / 24,95 \$

EN LIBRAIRIE DÈS LE 23 JUIN

Gilles Lapointe et
Raymond Montpetit
PAUL-ÉMILE
BORDUAS,
PHOTOGRAPHE

Un regard sur Percé - Été 1938

En 1938, le ministère du Tourisme charge Borduas de faire une série de photos sur la Gaspésie en vue d'explorer son potentiel touristique. Cet ouvrage présente une sélection de ces photos qui, au-delà de l'indéniable qualité esthétique, témoignent d'une recherche artistique au moment même où Borduas émerge comme peintre.

128 PAGES / 29,95 \$

EN LIBRAIRIE DÈS LE 23 JUIN

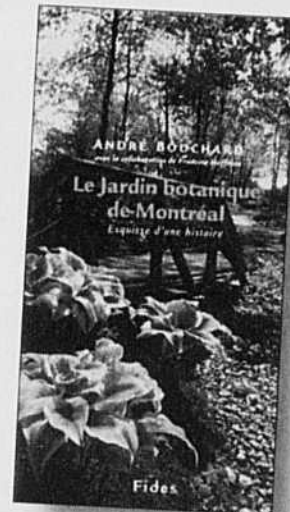
André Bouchard et Francine Hoffman
LE JARDIN BOTANIQUE
DE MONTRÉAL

Esquisse d'une histoire

Ce livre nous convie à l'étonnante aventure qui est née dans les années 1930, de la passion pour l'horticulture et la botanique de Marie-Victorin et de Henry Tuschner, et de tous ceux qui leur ont succédé.

122 PAGES / 19,95 \$

EN LIBRAIRIE DÈS LE 23 JUIN



PRIX LITTÉRAIRES



PRIX RAYMOND-KLIBANSKY 1997
PRIX DE L'ASSOCIATION DES PROFESSEURS
DE FRANÇAIS DES UNIVERSITÉS
ET COLLÈGES CANADIENS 1997

Benoît Melançon
DIDEROT ÉPISTOLIERContribution à une poétique
de la lettre familière au XVIII^e siècle

512 PAGES / 39,95 \$



PRIX GABRIELLE-ROY 1998

Rainier Grutman
DES LANGUES QUI RÉSONNENT
L'hétérolinguisme au XIX^e siècle québécois

NOUVELLES ÉTUDES QUÉBÉCOISES
224 PAGES / 23,95 \$

FIDES

En vente chez votre libraire

le Parchemin
QUARTIER LATIN

La lecture :
le lieu commun
du cœur et de la raison

À l'intérieur du Métro Berri-UQAM
Téléphone : (514) 845-5243

LIVRES

LITTÉRATURE JEUNESSE

Treize à la douzaine

L'été de tous les livres pour les jeunes

GISÈLE DESROCHES

Pour lancer les vacances, il ne nous reste plus qu'à vous faire part de quelques suggestions de lecture. Une bonne douzaine! Minimum! Comme autant de bon épis de maïs frais que nous dégusterons bientôt. A défaut d'en tenir compte, vous passeriez à côté de l'occasion en or, la chance de l'année, l'opportunité rêvée d'encourager vos descendants sur le chemin glissant et sans retour de la lecture loisir. Juste pour le plaisir. Hé oui, l'été, c'est le temps idéal! Même si vous rejetez ne sont âgés que de quelques mois. Ne soyez pas timides. La journée d'aujourd'hui ramasse de tout et pour tous les âges: du bébé-livre au roman pour adolescent en passant par la bande dessinée et l'album.

DORS PETIT OURS

Sylvie Assathiany, Louise Pelletier et Philippe Béha (ill.), Les 400 coups Montréal, 1998, 16 pages

Voici l'un des triplés de la nouvelle collection des 400 tout-petits coups. De jolis bébés-livres cartonnés, attrayants et plein d'effervescence. *Dors petit ours* est mon préféré, qui aborde avec humour la difficulté pour un petit, de se voir exclu du lit des parents et confiné à son lit, mais deux autres titres, *Pipi tout croche* et *Pipi dans le pot*, traitant l'un de l'accèsion à la propreté, et l'autre, de la «manière» de faire. Une approche originale et frisonne.

UN PETIT GARÇON QUI AVAIT PEUR DE TOUT ET DE RIEN

Stanley Pëan et Stéphane Poulin (ill.) La courtois échelle, coll. Il était une fois, Montréal, 1998, 24 pages

Un enfant peureux fait le désespoir de ses parents jusqu'à ce que sa grand-mère le réconcilie avec son ombre. Sombres illustrations, dépeintes et particulièrement impressionnantes. Récit étoffé qui plonge ses racines dans la peur que chacun éprouve au fond de lui. Une belle histoire qui fait mouche!

LA FUSÉE DU PETIT GÉANT

Gilles Tibo et Jean Bernèche (ill.) Québec/Amérique, coll. Bilbo, Montréal, 1998, 60 pages

Sylvain, le Petit Géant, rêve de monter dans une fusée pour être plus grand que tout le monde. Il trouve des boîtes pour s'en construire une et part pour la lune. La nuit, pourtant, il atterrit toujours dans le lit de ses parents. C'est le plus organisé des récits du Petit Géant. Le plus drôle aussi. L'auteur aligne les faits et les faux dé-

Lectures D'été

parts avec détachement inattendu et efficace. Les péripéties du costume de cosmonaute sont irrésistibles. Pour lecteurs débutants.

NOÉMIE, ALBERT AUX GRANDES OREILLES

Gilles Tibo et Louise-André Laliberté (ill.), Québec/Amérique coll. Bilbo, Montréal, 1998, 164 pages

Grand maman Lumbago a un nouvel ami qui déplaît royalement à Noémie. Il veut sûrement s'emparer du trésor de sa grand-mère. Il faut la protéger malgré elle! Et la jalousie lui fera faire bien des bêtises. «*La jalousie se promène dans sa tête. Quand elle essaie de la chasser, elle se loge dans son cœur.*» Très joli texte. On craque bien vite pour cette attachante peste qui ne sait plus quoi inventer pour repousser cet Albert. Lecteurs débutants.

VINGT MILLE LIEUES SOUS LES MERS

Jules Verne, Livret et cassette dit par Marc-André Coallier, adapté par Annie Piérard, illustré par Suzanne Langlois, Coffragants, Montréal, 1998, 62 pages

Voici une solution brillante à l'ennui des longs trajets en voiture. Une cassette et hop! l'autoroute laisse place au paysage sous-marin; la voiture devient le salon du célèbre Nautilus et le capitaine Némoto emmène les passagers à son bord. L'adaptation lue par Marc-André Coallier et illustrée par Suzanne Langlois, a été dépeignée de ses longues descriptions, ne laissant que l'essentiel des aventures du professeur Aronnax. Le rythme soutenu et les multiples rebondissements ont de quoi tenir en haleine. Une lecture qui pourrait en mener plusieurs à d'autres titres de l'auteur.

LE PHYLACTÈRE FOU

Paul Roux, B.D., Mille-Îles, série Ariane et Nicolas, 1998, 40 pages

La série met en vedette un garçon et sa sœur capables de pénétrer, grâce à un miroir magique, dans l'univers autrement inaccessible des pensées. Cette fois, ils font la rencontre d'un jeune voisin dont les paroles, contenues dans la traditionnelle bulle de bande dessinée, le phylactère, sont sans rapport avec sa pensée. Il n'en faut pas plus pour qu'Ariane et Nicolas plongent dans leur miroir. Original et captivant. *Le*

Rêve du capitaine, ouvrage précédent de la série Ariane et Nicolas, a obtenu le Prix Album Québécois de l'année en 1996. Dès 7 ans.

CINÉMA CHEZ LES VAMPIRES

Louise Leblanc et Philippe Brochard (ill.) La courtois échelle, coll. premier roman, Montréal, 1998, 64 pages

Léonard a un ami vampire. Mais voilà qu'on tourne un film au cimetière et que le jeune vampire, malgré le danger d'être découvert, veut absolument voir ça. Léonard essaie d'avoir l'œil à tout, d'autant plus que Bérubé, le maléfaisant, a obtenu un rôle de figurant. Ceux qui aiment l'action seront servis à souhait car les rebondissements se bousculent à un rythme d'enfer dans un contexte de poursuite et de danger.

L'ŒIL DE LA NUIT

Nicole Testa et Stéphane Jorish (ill.) Dominique et Compagnie, coll. Libellule, Montréal, 1998, 128 pages

Antonin, en vacances chez son grand-père, trouve bizarre le comportement des gens du village. Découvrant bientôt qu'un cyclope, se nourrissant de l'imagination des habitants, terrorise le village, il se voit obligé de jouer les sauveurs. Joli plaidoyer pour la force de l'imagination. L'idée des cartes à conter est très riche et vous donnera peut-être des idées. Lecteurs intermédiaires.

FUGUES POUR UN

SOMNAMBULE

Gaëtan Chagnon Pierre Tisseyre, coll. Papillon Montréal, 1998, 106 pages

Après la mort de son grand-père, Antoine, 11 ans, a du mal à se refaire une estime de soi. Il subit les tracasseries de son frère et se lamente sur son sort de somnambule qui le rend ridicule. Mais une nuit, sa fugue sur le pont Jacques-Cartier fera de lui une vedette. Malgré sa page couverture peu invitante, et un départ un peu geignard, ce petit roman se révèle intéressant à plus d'un point de vue. L'auteur a utilisé judicieusement l'univers des rêves pour baliser le parcours quasi initiatique d'Antoine. L'approche psychologique du personnage est bien rendue et le rythme soutenu. (8 à 11 ans)

LA MAISON DU PENDU

Guy Lavigne et Réal Godbout (ill.) La courtois échelle, coll. Roman Jeunesse, Montréal, 1998, 94 pages

Pour fumer sa première cigarette, Annick, en 5^e année du primaire, est prête à suivre la bande, malgré le vol à commettre et l'entrée par effraction

dans la maison abandonnée. Or, ce lieu lugubre se révèle inquiétant à plus d'un égard. Le récit propose en quelque sorte un voyage au pays du remords et de la responsabilité des gestes posés, en assimilant les tourments de la conscience à des interventions surnaturelles (hallucinations...), maintenant un suspense intense et efficace jusqu'à la toute fin. (9 à 12 ans)

PIÈGE À CONVICTION

Texte de Laurent Chabin Hurtubise HMH, coll. Atout, Montréal, 1998, 126 pages

Zach est seul de son espèce à préférer l'imaginaire et la lecture aux jeux de son âge. Participant au camp de classe à la fin de l'année scolaire, il se retrouve malgré lui dans la position du coupable, incapable d'expliquer la mort d'un camarade ni sa présence la nuit sur les lieux de l'accident. Le suspense gagne en intensité du fait que le narrateur, Zach, ne peut se rappeler ce qui est arrivé. Le lecteur sent comme lui se refermer le piège et monter l'angoisse qui se dénoue, évidemment à la fin, de bien romantique façon. Lecteurs avancés.

CONTES TRADITIONNELS

DU QUÉBEC

Présentation de Cécile Gagnon Milan, coll. Mille ans de contes Montréal, 1998, 166 pages

Constatant que les enfants d'aujourd'hui ont été tenus à l'écart de nos contes traditionnels, Cécile Gagnon en a rassemblé à leur intention une vingtaine dans cette édition française. Sans oublier un conte d'origine Inuit et un Amérindien, elle présente brièvement chacun tout en indiquant la provenance sur une carte géographique. Découvrez, si vous ne les connaissez déjà, Ti-Jean-Ricaneux, Morvette, la Chasse-galerie et le Petit Bonhomme de graisse pour n'en nommer que quelques-uns. Pour tous.

Comme tout bon marchand de maïs frais, il me fallait ajouter un treizième épi, une dernière suggestion qui est en fait plutôt une information: *Un hiver de tourmente* sera le titre du téléfilm diffusé très bientôt sur les ondes de Super Écran puis à Radio-Canada et FR2 et réunissant les trois titres de la très populaire série de Dominique Demers (*Un hiver de tourmente*, *les Grands Sapins ne meurent pas* et *Ils dansent dans la tempête*) qui sont maintenant disponibles chez Québec/Amérique. C'est le temps de les lire avant de voir le film!

Le loup perd des plumes

Il est analphabète, sentimental ou... berger allemand

CAROLE TREMBLAY

Signe des temps ou hasard de l'édition, une chose est sûre, dans les contes pour enfants, le loup n'est plus cette brute cruelle qui terrorise veau, vache et cochon. Il arbore plutôt le profil bas de l'anti-héros, végétarien par-ci, sentimental par-là, et plus souvent qu'autrement victime de la situation. En voici quelques exemples.

à la sauce vilain petit canard. Papa Loup et Maman Louve ont adopté Philippe, un adorable petitot qui, hélas, les déçoit beaucoup en vieillissant: plutôt que de saliver au passage des lapins, il les salue d'un air calme et affable. Idem avec les cerfs. Quelle horreur! Le chef de la meute suggère fortement l'école des Grands Méchants Loups pour rétablir la situation. Philippe, cancre de première, échoue dans toutes les matières au programme: hurlement, grognement, méchanceté. Tout va de mal en pis jusqu'à ce que le maître découvre le pot-aux-roses: Philippe n'est pas un loup, mais un chien berger. Cette finale à la mesure de nous épargner la bienpensante et trop courante conversion des prédateurs sanguinaires en adeptes de la non-violence.

LE LOUP SENTIMENTAL

Geoffroy de Pennart Kaleidoscope, Paris, 1998, 32 pages

Après une enfance heureuse au milieu des siens, le loup Lucas décide d'aller vivre sa vie tout seul. Le jour du grand départ, son père lui glisse la liste des aliments qu'il peut manger. On y retrouve les traditionnelles victimes du GML (Grand Méchant Loup): la chèvre et ses sept chevreaux, le petit Chaperon Rouge, les trois petits cochons, Pierre (et le loup), Petit Poucet et ses frères, etc. Cheminant à travers champs et forêts, Lucas croise tour à tour les différents personnages de contes qui figurent à son menu. Mais chaque fois, le loup sentimental remet son dîner à plus tard, se rendant aux arguments pathétiques de sa proie potentielle. A la fin, affamé et n'y tenant plus, Lucas se jette sur de la chair humaine pour calmer son appétit. Et c'est comme ça que l'ogre du Petit Poucet disparaît de la circulation au grand soulagement de tous.

TÊTE À CLAQUES

Philippe Corentin, L'École des loisirs, Paris, 1998, 28 pages

Tête à claques, c'est son nom. Le nom du petit loupveteau ronchon qui trouve toujours à redire sur tout. Un jour que maman loup a oublié le dessert pour le pique-nique, Tête à claques part dans les bois, fourchette en main, s'en procurer un. Il annonce ses intentions gastronomiques au premier cochonnet qu'il croise sur le sentier, mais le père cochon ne l'entend pas de cette oreille et l'envoie paître chez les lapins. Devenu «baby sitter» au terrier, Tête à claques leur propose de jouer au loup. Riche idée qui tourne au vinaigre quand l'ainé des lapereaux terrorise Tête à claques avec ses imitations de loup plus vraies que nature. Là-dessus, les parents lapins rentrent et découvrent le prédateur en herbe au milieu de leurs petits. Ils décident — pourquoi pas au point où on en est — de se le farcir en amuse-gueule. Le loupveteau n'a que le temps de filer rejoindre ses parents pour y poursuivre sa suite ininterrompue de râles et de ronchonnements. Du Corentin à son meilleur, c'est-à-dire, délicieusement absurde.

L'ÉCOLE DES GRANDS

MÉCHANTS LOUPS

Jonathan Allen Traduction de l'anglais par Claudine Pardo, Bayard éditions Paris, 1998, 28 pages

Le loupveteau trop «moumoune» aux yeux de ses parents est en passe de devenir aussi classique que le gros Méchant Loup. Cette fois, dans un genre hybride entre l'album et la bande dessinée, une histoire de loup

TROIS BOUQUINERIES

GRANDE LIQUIDATION

Pour une période limitée

Bouquinerie Laurier

371, Laurier (angle avenue du Parc) (514) 495-1468

Dans le local occupé autrefois par la librairie Champigny

40% à 70% de rabais sur tous les livres neufs

LIVRES D'OCCASION

Achat • Vente
7 jours • 7 soirs

LA BOUQUINERIE du plateau

799, avenue du Mont-Royal Est
(angle St-Hubert)
(514) 523-5628

BOUQUINERIE SAINT-DENIS

4075, rue St-Denis
(angle Duluth)
(514) 288-5567

Ce coffret de 8 textes inédits vous est offert par votre libraire pour 100 \$ d'achat de livres Actes Sud



ACTES SUD
1978-1998

20 ans de découvertes

emmanuèle Bernheim



Vendredi soir

roman

17,95\$

«Assez. Il ne fallait plus penser à cette odeur. (...) Et pourquoi n'y penserait-elle pas? Tout à l'heure, cet homme s'en irait et, demain, elle l'aurait oublié. Elle ne le reverrait jamais. Alors quelle importance, pourquoi ne pas profiter ce soir, juste ce soir, de son odeur?»

GALLIMARD

LIVRES

ESSAIS ÉTRANGERS

Futur, futur

Quand la pensée
n'est pas en vacances

ANTOINE ROBITAILE

Avant parlé de futurisme à propos de Jacqueline de Romilly, je vous propose cet été de passer à travers quelques livres de fin de siècle.

■ Le plus délinquant? *Le dictionnaire du XXI^e siècle*, (Fayard), compilé par Jacques Attali, où l'on trouve quelque 400 mots clé pour prochain siècle. Comment lire ce dictionnaire? Le lecteur, apparemment, a le choix: «d'une traite, de A (comme Activité) à Z (comme Zen). On peut aussi s'y promener en nomade, de renvoi en renvoi. [...] Déjà, par sa forme, ce livre parle d'avenir: demain, on lira comme on navigue». Bref, on lira n'importe comment! Et... n'importe quoi; à preuve, l'entrée «Canada»: «Laboratoire de l'utopie. Son avenir dépendra grandement de celui du Québec. Si celui-ci demande et obtient son indépendance, les Provinces de l'Ouest chercheront à rejoindre les États-Unis et le Canada en tant que tel disparaîtra. Dans l'autre hypothèse, le Canada, formidable terre d'accueil, constituera un des premiers exemples réussis de société multiculturelle et de démocratie sans frontière où chacun sera simultanément membre de plusieurs collectivités autrefois mutuellement exclusives.» (Oui, oui: SIC!)

■ Plus sérieux, moins frivole: *Le Siècle biotech, le commerce des gènes dans le meilleur des mondes*, dernier livre de Jeremy Rifkin. (La découverte/Boréal). Les biotechnologies et la génétique seront-ils au prochain siècle ce que la chimie a été à l'après-guerre? C'est-à-dire un miracle techno-scientifique qui s'évanouira dans la controverse et l'horreur écologique?

■ Autre déconstruction du futur génétique mirobolant: *Copies conformes* (Odile Jacob), de Axel Kahn et Fabrice Papillon, qui examine la question du clonage. Le professeur Kahn y «développe les raisons de son rejet radical de toute expérimentation sur l'homme». Pour lui, le principal argument est celui de la liberté. Procréter, c'est une surprise pour celui qui procrée. On ignore la forme de l'être qui en résultera. Avec le clonage, il n'y plus de surprise. Les procréateurs décident de façon autoritaire de donner à un autre humain une forme exacte. C'est un acte de pouvoir sur celui qui est créé. Écrit dans une langue accessible et sous la forme d'interviews. Glossaire très utile.

Philosophie

■ Ces doutes et ces craintes à l'égard de notre propre maîtrise rationnelle du monde, ne sont-ils pas révélateurs d'un besoin plus large de philosophie. Besoin auquel deux des philosophes français les plus en vue, Luc Ferry et André Comte-Sponville ont décidé de répondre par un ouvrage. Le titre: *La sagesse des modernes, dix questions pour notre temps* (Robert Laffont), mélange d'interviews, de lettres et de petits textes, autant d'étapes dans la recherche d'une «spiritualité pour notre temps». Dieu étant mort, pour parler le langage des Karamazov, nos deux philosophes veulent tenter d'éviter «que tout soit possible». Un livre de questions sans doute plus que de réponses.

■ Dans la même veine, il faut lire *Ce qui nous fait penser la nature et la règle*, (Odile Jacob), autre livre à deux voix, sans doute conflictuelles que les deux précédentes. Ici s'affrontent les points de vue du philosophe chrétien, Paul Ricoeur, et du biologiste matérialiste français,

Lectures

D'été

Axel Kahn
Fabrice Papillon

COPIES CONFORMES



Le clonage en question

Jean-Pierre Chageux, sur les neurosciences, «leurs résultats, leurs projets, leur capacité à soutenir un débat sur la morale, sur la paix». Nos valeurs morales prennent-elles leurs sources «dans l'abstraction des idées et de la religion» ou dans «une matérialité neuronale»? Grande question, grand livre, que l'on ne peut certainement pas lire en sautillant comme un nomade «attalien».

Politique et société

■ L'opinion publique existe-elle ou est-elle construite? Question éternelle à laquelle Loïc Blondiaux répond de façon originale, en proposant une histoire sociale des sondages sous le titre *La fabrique de l'opinion*, (Seuil). Une somme sur cette «force impalpable comme le vent» tout à la fois «vénérée et redoutée, écoutée et dénigrée», énigme que les «élites politiques et savantes» cherchent à résoudre afin de la domestiquer. Que perd, que gagne la démocratie dans le fait que l'opinion se matérialise presque exclusivement aujourd'hui sous la forme du sondage?

■ Lecture presque obligatoire, cet été, pour ceux qui se passionnent pour les questions identitaires et d'appartenance: *La relation à l'autre, au cœur de la pensée sociologique*, (Gallimard) par Dominique Schnapper. Un inventaire critique de la façon dont la sociologie a pensé «les classes, les groupes, les communautés, les collectivités historiques». La fille de Raymond Aron nous livre ici, en quelque sorte, son propre *Étapes de la pensée sociologique*, sur une question donnée: celle de l'Autre.

■ Un recueil d'interventions publiques: *Contre-feux*, de Pierre Bourdieu (Liber Raisons d'agir). Celui qui se veut la réincarnation de Jean-Saul Parthe, (comme disait Boris Vian) et se présente comme la bouche de la Science, est de plus en plus actif sur la scène politico-intellectuelle parisienne. Le mouvement qu'il dirige, Raisons d'agir, se situe «à gauche de la gauche» et est en lutte féroce contre toutes les manifestations du néo-libéralisme en Europe. Succès de librairie phénoménal en France (43 000 exemplaires, troisième tirage), comme tous les livres de cette petite collection, dont le virulent *Les Nouveaux Chiens de garde*,

LE TRÉSOR DES SAVOIRS OUBLIÉS

Jacqueline de Romilly
Éditions de Fallois
Paris, 1998, 190 pages

Attention! livre émouvant, prenant. Inattendu, aussi, parce que l'auteure elle-même n'avait annoncé, lors d'une entrevue à l'automne 1996, qu'elle n'écrirait plus de livre. Cette émotion, cette surprise? La première ligne du *Trésor des savoirs oubliés* explique l'une et l'autre: «voici bientôt un an que j'ai presque complètement perdu la vue.»

Jacqueline de Romilly. Eh oui, «encore cette académicienne et helléniste», vous dites-vous, lecteur fidèle. C'est vrai. J'y suis revenue à quelques reprises dans cette page. Et une fois dans la page de l'entrevue du lundi. (D'ailleurs une de mes plus belles rencontres parmi les nombreuses belles que j'ai eu la chance de faire depuis que j'exerce ce métier.)

Je m'étais résolu à ne point recenser ce livre. Me disant que, même si elle en méritait beaucoup, j'avais peut-être déjà assez consacré d'espace à la grande dame; surtout en voyant tous les autres auteurs dont je dois parler (la liste de mes suggestions de lectures d'été vous le prouvera). Mais... c'était avant. Avant de m'avancer dans *Le Trésor*... une exploration merveilleuse de l'abîme entre la mémoire et l'oubli. Là où se cache une part de la culture. Devant ce récit personnel où sont distillées des réflexions venant d'une expérience et d'une culture des plus riches, je n'avais pas le choix. Il me fallait rendre compte de ce beau témoignage.

aveugle, coupée du monde de la lumière et des ombres, Mme de Romilly ne peut plus vraiment écrire. Elle a en quelque sorte dicté le livre à des assistants, et c'est peut-être pourquoi le style ainsi que le propos sont tant empreints d'aisance.

Faisant le bilan de cette première année de complète cécité, elle affirme que «l'arrêt de beaucoup d'activités pratiques [...] a peut-être été de concentrer mon attention sur les détails de la vie intérieure».

Comme beaucoup de personnes de son âge avancé (Mme de Romilly est octogénaire), elle a le privilège d'avoir des réminiscences. Le calme de la retraite, la distance face à la vie active ont stimulé sa «mémoire involontaire» — elle fait elle-même référence à Proust —, qui fait affleurer des souvenirs qu'on croyait oubliés, enfouis, perdus, inutilisables, sans utilité.

Les mystères de la mémoire

Situant son propos, elle esquisse un sourire. «Pour une fois, me voici

donc en pleine modernité», dit l'helléniste, qui a passé la majeure partie de sa vie au IV^e siècle avant notre ère. Notre temps saisi par la psychanalyse en est un où l'on s'est beaucoup interrogé sur les mystères de la mémoire. On connaît la démarche freudienne qui procède d'une interrogation fondamentale: quel impact ont les souvenirs refoulés de l'enfance, qui nous hantent et qui «menacent notre équilibre»? Comment les neutraliser, les conjurer?

Même si elle évoque Freud, Jacqueline de Romilly situe sa réflexion sur un autre terrain. Elle parle plutôt d'une «psychanalyse du bien» qu'elle résume ainsi: «Nous avons voulu montrer [...] l'importance que prennent dans notre vie des souvenirs que nous croyons avoir totalement oubliés et dont il reste une trace en nous, un appel, un élan, quelque chose qui peut à peu nous construire.»

Il s'agit de la culture. Et l'on pense, bien entendu, à l'expression selon laquelle elle est «tout ce qui reste quand on a tout oublié». Ce qui reste? Oui. Mais Romilly nous rappelle qu'elle est aussi cette part que l'on a «oubliée». Qui n'est pas consciente. Qui a été victime, du reste, d'un tri nécessaire. «Elle ne peut tout garder, cette mémoire, elle encombrerait notre vie d'une masse infinie de connaissances, d'expériences, d'idées et de sensations et rendrait toute action possible.»

Est-ce à dire que l'helléniste est pour l'oubli? Non, bien entendu. Elle ne fait que rappeler les vertus de ces souvenirs enfouis, qui reviennent à la surface de façon involontaire lorsqu'on dit: «Je l'avais sur le bout de la langue», «j'allais le dire», etc. Dans ces situations, il y a une connaissance. Mais floue. Elle nous habite, même si on l'ignore. Et ce «trésor» des souvenirs oubliés a un impact, des effets, une présence, même si on ne le possède pas avec une clarté cartésienne.

La réflexion de Jacqueline de Romilly est moins détachée qu'on pourrait le croire de ces combats pour «un enseignement de qualité». Il y a donc ici un réquisitoire sous-jacent, original, contre l'utilitarisme ambiant qui veut techniciser l'éducation en cherchant de plus en plus à correspondre aux demandes du marché du travail. Plaidoyer pour ces savoirs apparemment inutiles, comme la littérature, le latin, etc., qu'on croit sans application concrète parce «qu'oubliés» très vite.

Une définition de la culture

Romilly propose ici une définition de la culture qui est tout le contraire de la pédanterie ou de l'érudition qui se tartine, où auteurs et références sont utilisés comme vernis. Ici, la culture aide à vivre et non à bien paraître. (C'est un peu la perspective de mon ami philosophe, dont je vous parlais

Des avantages de l'inconscient culturel

JACQUELINE DE ROMILLY

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

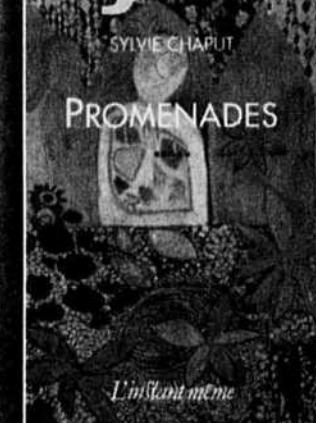
Le Trésor des savoirs oubliés



Éditions de Fallois
PARIS

cès à soi. Qui dit que les textes anciens ont toujours quelque chose à nous dire sur nous. Et cela nous conduit à un commentaire: la modernité est née de la Renaissance. Mais avec la branche scientifique des Lumières, celle de Descartes et de Bacon, le passé est progressivement apparu imparfait. Et le futur, toujours meilleur, puisque dans cette perspective, plus l'humanité avance, plus elle acquiert une maîtrise sur le monde, source de toute félicité. Dans l'hypermodernité actuelle, où la technique fascine, nous avons besoin de retrouver la racine négligée de la modernité qu'est la Renaissance, faite d'une profonde humilité envers les héritages. Et qui est tout le contraire de l'orgueil des futuristes.

Sylvie CHAPUT



Promenades

Roman

108 pages ; 14,95 \$

L'instant même

NOUVELLES • ROMANS • ESSAIS

L'EMPREINTE DE L'ANGE

Nancy Huston



«un ouvrage extrêmement douloureux, d'une force dérangeante».

Josette Pratte, *Châtelaine*

Un «roman fort, une histoire lumineuse et terrible».

Marie Labrecque, *Voir - Montréal*

«Une écriture merveilleuse, vivante, poétique et efficace».

Elisabeth Benoit, *La Presse*

«un récit d'une force et d'une violence chavirantes».

Pascale Frey, *Lire*

Un «livre admirablement écrit, mais surtout intelligemment dérangeant».

Marie-Andrée Chouinard, *Le Devoir*

«Jamais la magnifique voix de Nancy Huston ne m'a semblé si juste, si ample, si forte et si proche».

Monique Roy, *Châtelaine*

ACTES SUD/LEMÉAC

Concours JOURNÉE MONDIALE DU LIVRE

1998

La chance sourit à
DEUX PASSIONNÉS DE LECTURE



Madame Geneviève Robert de Brossard et monsieur Jean-Claude Thérout de Montréal, sont les gagnants du Concours *Le Devoir* organisé dans le cadre de la Journée mondiale du livre, le 23 avril 1998. Le 1^{er} PRIX remporté par madame Robert consiste en un voyage à Barcelone pour deux personnes incluant transport et séjour. Pour sa part, Monsieur Thérout, gagnant du 2^e PRIX, se voit offrir une reliure d'art d'un livre de son choix, de l'Atelier la Tranchefile de Montréal. Sur la photo prise à la Librairie Le Parchemin lors de la remise des prix, on aperçoit dans l'ordre habituel: Lucie Lachapelle, directrice générale de l'Association des libraires du Québec, Jean-Claude Thérout, Geneviève Robert, et Jesús Vega, co-propriétaire et gérant de la librairie Le Parchemin.

En collaboration:

LE DEVOIR • Radio-Canada • ASSOCIATION DES LIBRAIRES DU QUÉBEC • 95.1 • C.F.P.C. • ASSOCIATION DES LIBRAIRES DU QUÉBEC

arundhati

Roy



Le Dieu des Petits Riens

roman

27,95\$

«Les lueurs de l'Inde qui brillent comme des feux follets dans les pages du superbe roman d'Arundhati Roy ne sont pas là pour l'exotisme tapageur de la couleur locale. Elles ne sont que la parure singulière, et singulièrement significative d'une vérité universelle.»

Jorge Semprun, *Le Journal du Dimanche*

«Cette manière de raconter l'histoire, de jouer avec les nerfs des lecteurs et de faire des nœuds avec chronologie démontre une maîtrise narrative exceptionnelle.»

Pierre Lepape, *Le Monde*

«Ce grand roman qui en appelle autant à l'imagination qu'à la raison, respire l'authenticité. Et transpire de vérité.»

Olivier Le Nègre, *L'Express*

GALLIMARD

LITTÉRATURE
ÉTRANGÈREÀ la
poursuite
d'un
tableau

LA FEMME AUX MELONS

Peter Mayle
Nil éditions, Paris 1998, 332 pages

NAÏM KATTAN

Dans son nouveau roman, *La Femme aux melons*, Peter Mayle quitte la Provence à laquelle il a habité les nombreux lecteurs de ses précédents ouvrages, pour nous entraîner dans une course folle qui débute à New York et nous mène à Paris, en passant par les Caraïbes, l'Angleterre et la Côte d'Azur.

André est un jeune photographe anglo-français qui vit à New York. Il travaille pour une revue de luxe spécialisée dans des reportages sur des châteaux et des vieilles demeures de luxe. Il accompagne la directrice à la Côte d'Azur pour photographier les icônes d'une vieille princesse russe. Il assiste par hasard, au cap Ferrat, au transport du tableau de Cézanne *La Femme aux melons*. Intrigué par ce démenagement suspect, il procède à une enquête qui le mène de surprise en surprise. A son corps défendant, il se trouve au cœur d'un milieu louche où sont impliqués des collectionneurs, des marchands de tableaux, des escrocs, des gangsters y compris la directrice ultra-mondaine de la revue qui l'emploie.

Le lecteur est convié à un périple hautement touristique. Peter Mayle prend plaisir à décrire les restaurants chics de France, leurs menus, les vins ainsi que les vêtements de ses personnages hétéroclites, qui disparaissent aussitôt qu'on les aperçoit dans la poursuite frénétique du tableau et de son faussaire.

La Femme aux melons est un thriller qui nous fait découvrir les milieux d'art ainsi que d'une certaine presse et qu'on lit avec le plaisir qu'on a à regarder un film d'été.

Le martyr de Srebrenica

Un témoignage capital
pour comprendre le conflit en Bosnie

LE GRAND MASSACRE

Srebrenica - juillet 1995

David Rohde
Traduction de l'américain par Lise-
Eliane Pomier et Hélène Prouteau
Editions Plon, Paris, 1998, 364 pages

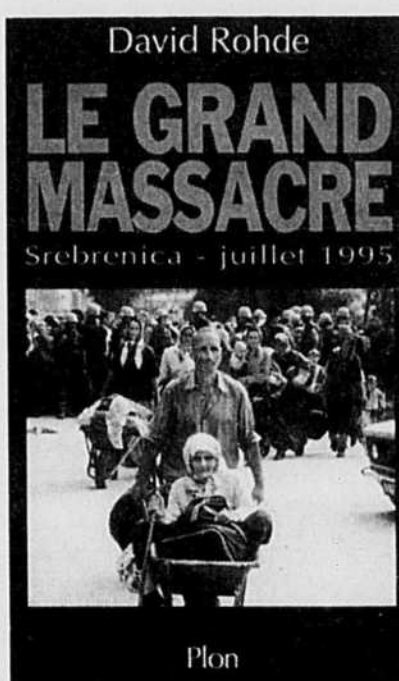
JOCELYN COULON

LE DEVOIR

Il y a exactement trois ans, le 7 juillet 1995, un des pires massacres à se dérouler sur le continent européen depuis la Seconde Guerre mondiale prenait place dans l'enclave musulmane de Srebrenica. Après des combats acharnés contre les forces serbes qui assiégeaient la ville depuis plusieurs années, la ville tomba et ses habitants furent aux prises avec les vainqueurs. Si les femmes et les enfants s'en tirèrent, il n'en fut pas de même pour plusieurs milliers d'hommes. Selon les témoignages, entre 3000 et 7000 Musulmans furent exécutés ou périrent de faim ou de fatigue au cours d'une véritable chasse à l'homme menée par les soldats du général Ratko Mladic.

Les événements de Srebrenica, qui s'étalèrent du 7 au 11 juillet, nous sont maintenant racontés, jour après jour, sinon heure après heure, par un journaliste exceptionnel, David Rohde. Aujourd'hui grand reporter au *New York Times*, David Rohde a remporté le prix Pulitzer pour ses reportages sur Srebrenica alors qu'il travaillait pour le *Christian Science Monitor*. Son ouvrage, un témoignage capital pour comprendre le conflit qui s'est déroulé en Bosnie, restera dans les annales du journalisme comme le modèle idéal de l'enquête de terrain.

Tout commence au début juillet 1995, alors que des événements militaires et politiques modifiant la situation en Bosnie se déroulent avec une rapidité incroyable. Quelques semaines auparavant, les forces croates reprennent des enclaves serbes en Croatie alors que les forces de l'OTAN bombardent des positions serbes en Bosnie. Sur le plan diplomatique, l'Américain Richard Holbrooke entre en scène avec un plan



de redécoupage. Les acteurs se positionnent, dont les Serbes de Bosnie, qui tiennent absolument à hériter d'un territoire continu et vide de toutes enclaves bosniaques. Celles de Srebrenica et de Zepa sont des obstacles à leurs ambitions. Le 7 juillet, les Serbes passent à l'attaque. En quatre jours ils s'emparent de Srebrenica pourtant protégée par des Casques bleus de l'ONU. Le massacre commence.

Quatre jours

À travers le témoignage de trois Musulmans, d'un Croate, d'un Serbe et de deux Casques bleus néerlandais, David Rohde a reconstitué les événements qui se sont déroulés pendant ces quatre jours, tant à Srebrenica, qu'à Sarajevo, à Paris, à Washington et dans les quartiers généraux de l'ONU, à Zagreb et à New York. Car la prise de la ville n'a pas été le résultat de la seule détermination des Serbes mais aussi de la passivité, sinon de la complicité, du gouvernement bosniaque et des grandes puissances.

A Srebrenica même, les Musulmans vont souffrir pour avoir osé défier les Serbes. Le général Mladic arrive dans la ville pour s'apercevoir que les hommes valides ont fui. Il ordonne l'évacuation des habitants restés sur place. Ceux-ci doivent être séparés en deux groupes, les quelques hommes encore dans la ville d'un

côté, les femmes et les enfants de l'autre pour, dit-il, assurer un meilleur transport et la vie sauve à tous. C'est une ruse pour tromper la méfiance des habitants et des Casques bleus. Le deuxième groupe va s'en tirer. Le premier va connaître des jours et des nuits d'horreur. Parallèlement, les soldats de Mladic se lancent à la poursuite des 10 000 à 15 000 hommes qui ont quitté la ville. À peine 3500 d'entre eux atteindront des zones musulmanes. Les autres vont disparaître.

Comment une telle chose a bien pu se produire au cœur de l'Europe, à deux heures d'avion de Paris? David Rohde distribue les responsabilités. Il y a celle du gouvernement bosniaque, qui n'a jamais rien fait pour défendre la ville. Au contraire, il incitait ses habitants à mener des raids contre les villages serbes aux alentours (3000 personnes massacrées, souvent de façon horrible), sachant que la riposte serait fulgurante et cruelle. De plus, les forces musulmanes les plus compétentes reçurent l'ordre d'abandonner discrètement l'enclave quelques jours avant l'offensive des Serbes. L'auteur soupçonne un accord tacite entre Sarajevo et les Serbes pour sacrifier la ville en retour d'un retrait serbe ailleurs.

Puis, il y a l'ONU et l'OTAN, qui n'ont pas levé le petit doigt pour défendre cette enclave, pourtant déclarée zone de sécurité en 1993, et qui ont délibérément sacrifié la ville. Et les Casques bleus néerlandais sur place qui ont manqué à leur devoir de secourir des gens alors qu'ils savaient pertinemment ce que les Serbes voulaient en faire. Et les grandes puissances, pour qui Srebrenica n'était qu'un pion dans leur grand jeu sur l'avenir de la Bosnie. Enfin, les Serbes de Bosnie, qui portent la plus lourde des responsabilités et dont leurs leaders sont aujourd'hui inculpés de crimes de guerre.

L'auteur fait le compte. «Les soldats bosno-serbes ont systématiquement éliminé 7079 personnes, en majorité des Bosniaques désarmés, grâce à des embuscades et des exécutions massives menées entre le 12 et le 16 juillet 1995», écrit-il. Ce programme d'élimination réalisé en cinq jours seulement «est le plus violent et le plus systématique des massacres intervenus en Europe depuis la Seconde Guerre mondiale», ajoute-t-il. Un drame immonde qui nous éclabousse tous.

Haro
sur les journalistesUne charge féroce
contre les médias françaisLES NOUVEAUX CHIENS
DE GARDESerge Halimi
Editions Liber-Raisons D'agir, Paris,
1998, 110 pages

JOCELYN COULON

LE DEVOIR

Tout au long de leur courte histoire, les journalistes ont fait l'objet de multiples analyses et pamphlets dont la singularité a été de tracer des portraits en blanc ou en noir de leur travail. Il y a les ouvrages qui les dépeignent comme de simples scribes au service des puissants et ceux qui tissent d'eux une légende de tombeurs de présidents, de défenseurs de la veuve et de l'orphelin. La vérité ne se trouve pas nécessairement entre ces deux extrêmes mais quelque part dans le chaos quotidien d'une profession qu'on a de cesse de constamment réinventer. *Les Nouveaux Chiens de garde* ne déroge pas aux canons du manichéisme évoqué plus haut. C'est une charge féroce contre les médias français écrite par Serge Halimi, un journaliste particulièrement malhonnête et vicieux puisqu'il n'est pas exempt de reproches.

L'auteur ne fait pas dans la dentelle. Il récuse l'affirmation des médias français — et son analyse pourrait en partie valoir pour les médias d'ici — à se proclamer en situation de contre-pouvoir. Comment pourraient-ils l'être alors que «la presse écrite et audiovisuelle est dominée par un journalisme de révérence, par des groupes industriels et financiers, par une pensée de marché, par des réseaux de connivence», écrit-il. Plus encore, «un petit groupe de journalistes omnipotents — et dont le pouvoir est conforté par la loi du silence — impose sa définition de l'information-marchandise à une profession de plus en plus fragilisée par la crainte du chômage».

Serge Halimi s'indigne des relations coupables entre les médias français et les pouvoirs politiques et financiers. Les grands groupes de presse, surtout ceux qui possèdent des médias audiovisuels, appartiennent à des industriels puissants qui ne cachent pas leurs amitiés avec certains partis politiques lorsqu'ils ne les financent pas. D'où le soin méticuleux que prennent les journa-

listes lorsqu'ils doivent couvrir les grands patrons ou les chefs de partis, affirme-t-il.

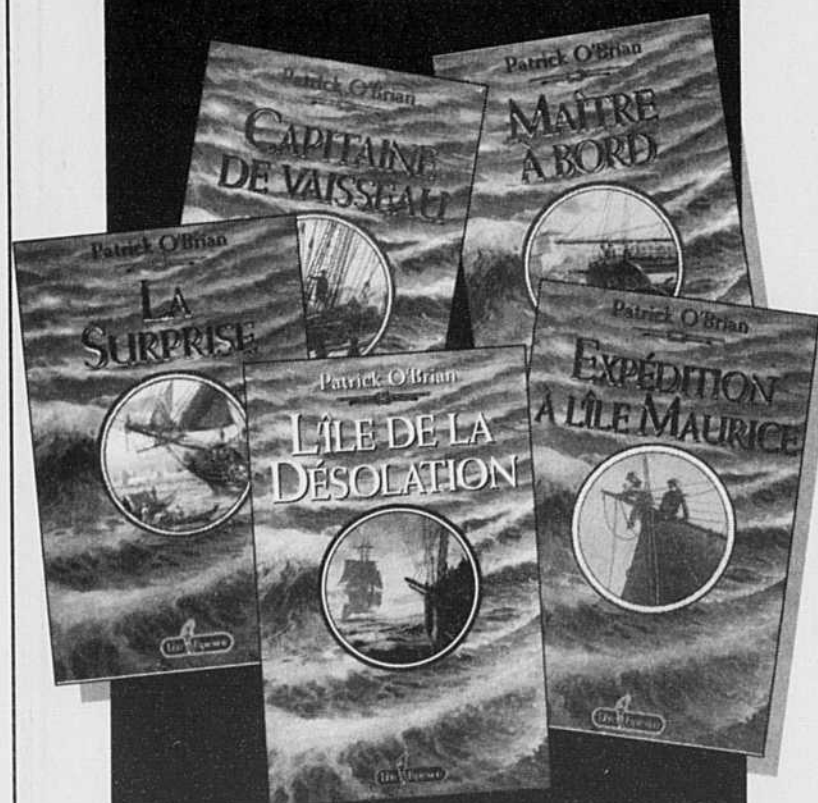
La pensée unique

Ce qui choque le plus l'auteur, c'est de voir les journalistes abdiquer leur sens critique face à tous les pouvoirs. Il dénonce ceux qui approuvent béatement la soi-disant pensée unique en matière économique et qui se sont transformés en «nouveaux chiens de garde» du «grand capital international». Ou ce journalisme de révérence qui fait de leurs praticiens des courroies de transmission du monde politique. Cela donne parfois des situations hallucinantes «où l'idée de faire interroger le président de la République par deux journalistes également femmes de ministres n'a pas paru extravagante». Mais ses fleches les

plus empoisonnées, Serge Halimi les décoche à la trentaine de journalistes qui, selon lui, régissent sur l'information grâce à un «univers de connivence». Ces journalistes, les Christine Ockrent, Anne Sinclair, Serge July, Alain Duhamel, Bernard-Henry Lévy, etc., «ne cessent de traquer les complications (...). Entre eux, la connivence est de règle. Ils se rencontrent, ils se fréquentent, ils s'apprécient, ils s'entreglorent, ils

sont d'accord sur presque tout», écrit l'auteur pour qui cette bande véhicule les mêmes opinions, empêchant ainsi le véritable pluralisme qu'on est en droit d'attendre des médias.

Si le lecteur acquiescera facilement à certaines critiques émises par Serge Halimi, il n'en reste pas moins que cet ouvrage relève d'une vision paranoïaque du monde des journalistes. Oui, il y a un copinage, connivence, paresse, veulerie et ignorance dans ce monde particulier. Mais de là à crier tous pourris, il y a une marge que franchit allégrement l'auteur. On pourrait à la rigueur sympathiser avec M. Halimi si on savait qu'il était blanc comme neige. Ce n'est pas le cas. Dans cet ouvrage et dans les articles qu'il écrit pour le mensuel français *Le Monde Diplomatique*, M. Halimi ne cache ni ses biais ni ses haines. Il flatte ses auteurs fétiches, ses journalistes «talentueux», il révoque ses idéologies «correctes», il démolit de façon particulièrement vicieuse ceux qu'il exécère. Un petit chien de garde, vraiment petit.

Libre Expression
Découvrez
le bonheur de lire
O'BRIANDes romans de la mer
qui entraînent le lecteur
bien au-delà des océans...

DÉJÀ TRADUITS :

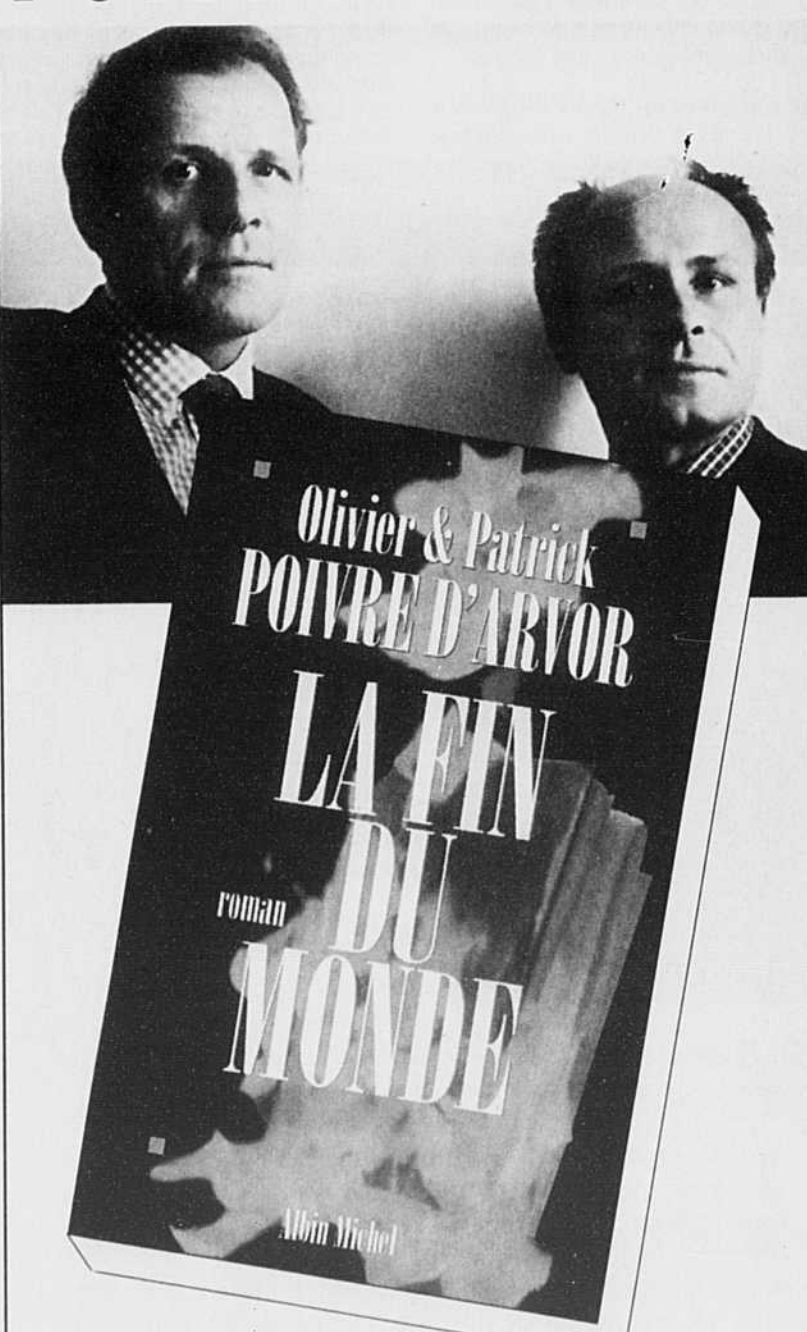
Maître à bord, Capitaine de vaisseau, La Surprise,
Expédition à l'île Maurice, L'île de la Désolation

“C'est de l'exploration
attentive de l'âme
humaine que ces livres
tirent leur
plus grande force”

Richard Snow, *New-York Times*

EN VENTE DANS TOUTES LES LIBRAIRIES

Éditions Libre Expression 2016, rue Saint-Hubert Montréal H2L 3Z5

OLIVIER & PATRICK
POIVRE D'ARVORSatirique, apocalyptique,
iconoclaste : le grand roman
de la comédie des médias.

ALBIN MICHEL

Votre agent de voyages virtuel

Comment planifier votre
voyage avec Internet

- Trouver sa destination.
- Dénicher les meilleurs tarifs.
- Faire ses réservations... à partir de son domicile.

264 pages

Reliure mains libres

21⁹⁵ \$Le guide de l'internaute 1998
Danny J. Sohler
480 pagesComment trouver tout ce
que vous voulez
Louis-Gilles Lalonde et André Vuillet
336 pages

En vente dans toutes les bonnes librairies

Les Éditions LOGIQUES - Distribution exclusive: LOGIDISQUE
1225, rue de Conde, Montréal (Québec) H3K 2E4 Tél.: (514) 933-2225 • Fax: (514) 933-2182
logique@cam.org • http://www.logique.com

LA VIE LITTÉRAIRE

Livres d'ici
pour l'ailleurs30 000 livres invendus
seront dispersés à travers la planète

Le pilonnage, cette pratique plutôt secrète qui consiste à détruire après un certain temps les livres qui n'ont pas trouvé preneur, peut être évité, semble-t-il. Pour alimenter des centres d'études québécoises du monde entier pauvres en livres, une association a demandé aux éditeurs québécois d'être généreux... de leurs titres destinés à l'action du pilon.

MARIE-ANDRÉE CHOUINARD
LE DEVOIR

«Mettre un livre au pilon, nous apprend le Petit Robert, consiste à en détruire l'édition, en mettant les exemplaires dans la cuve où le pilon broie la pâte à papier.»

Dans le milieu du livre, le pilonnage termine en quelque sorte le parcours d'un bouquin qui ne s'est pas vendu et a passé quelques longues années, oubliés — ou presque — dans un entrepôt. Cette pratique n'a rien de nouveau, n'a pas toujours été perçue d'un bon œil, a quelques fois fait couler beaucoup d'encre — quand des éditeurs, par exemple, négligeaient de prévenir les auteurs avant de mettre la hache au livre —, et a souvent été enrobée d'un aura de mystère, les éditeurs n'étant pas prompts à livrer tous leurs secrets dans ce domaine.

Histoire de joindre l'utile à l'agréable, l'Association internationale des études québécoises (AIEQ) proposait aux éditeurs québécois de lui donner ces livres voués au pilonnage, pour qu'elle-même puisse ensuite les distribuer à travers le monde, dans des centres d'études québécoises dépourvus de matière littéraire.

600 000 \$ de matière grise

De cette manière, quelque 30 000 livres iront donc enrichir ces centres d'études dépourvus, ce qui correspond à l'équivalent de 600 000 \$ de matière grise. 94 éditeurs ont reçu une lettre d'invitation: pour ce premier appel, l'Institut québécois de recherche sur la culture, les Éditions Québec Amérique et le Groupe Ville-Marie littérature ont accepté de mettre quelques-uns de leurs titres dans la balance.

«Pour nous c'était un projet tout à fait emballant, qui permet de sauver un certain nombre de livres du pilonnage, des livres qui autrement n'avaient plus de valeur marchande», explique Jacques Allard, directeur littéraire chez Québec Amérique. La maison a ainsi fait don de près de 1000 exemplaires — une valeur approximative de 20 000 \$ —, écrits par des auteurs tels Normand Biron, Louis Hamelin, Denis Monière, Georges Dor, Roger Fournier ou Pierre Gobeil. «Dans ces pays où on s'intéresse au Québec, le minimum à faire par les délégations [du Québec] et les ambassades n'est pas suffisant, poursuit M. Allard. C'est pour cette raison qu'il faut leur permettre de connaître notre littérature d'une autre façon.»

Le groupe Ville-Marie littérature, sous l'égide de Sogides, effectue le plus important don de son histoire en léguant plus de 20 000 exemplaires —

valeur: 300 000 \$ — à l'AIEQ, certains d'entre eux signés par Pierre Vadeboncoeur ou encore Fernand Dumont. «Ultimement, un livre est fait pour être lu, explique Jean-François Nadeau, directeur littéraire de Typo, l'une des branches du groupe Ville-Marie. Et s'il n'est pas lu, il n'est pas acheté. Je ne comprends pas ceux qui ne voient pas dans cette opportunité la chance de faire connaître notre littérature d'abord, de créer un besoin ensuite, et de vendre enfin. Je suis convaincu qu'à plus ou moins long terme, cette attitude est payante.»

Les dissidents

Car tous les éditeurs n'ont pas répondu à l'appel. Certains tous simplement parce qu'ils n'avaient pas de livres à mettre au pilon, certains autres parce qu'ils ne sont pas tout à fait en accord avec cette philosophie qui veut qu'on distribue les livres là où certains autres — les gouvernements par exemple — pourraient faire plus d'efforts pour les acheter.

«Est-ce qu'un éditeur doit, par ses invendus, compenser pour le manque de disponibilité financière des gouvernements, par exemple, pour nos livres?», se demande le directeur général du Borel, Pascal Assathiany, qui a choisi de ne pas envoyer de ses livres à l'AIEQ. «Un livre, ce n'est pas quelque chose dont on se débarrasse! Je sais bien que ça n'a pas l'air très politiquement correct de le dire comme ça, mais je défends la logique de la culture, selon laquelle on ne distribue pas comme ça des livres constitués des échecs de notre littérature.»

Le pilonnage est une pratique que plusieurs croient vouée à la disparition, compte tenu du fait qu'il est souvent plus coûteux désormais d'entreposer les «invendus» plutôt que de multiplier les tirages, si besoin il y a. Les imprimeurs ont la possibilité maintenant d'offrir aux éditeurs des tirages de plus en plus réduits, ce qui oblige les maisons à prévoir de la façon la plus précise le nombre d'exemplaires dont elle aura besoin.

Une étude interne commandée en 1993 par la ministre de la Culture Liza Frulla sur la question du pilonnage de livres neufs révélait que cette pratique n'était pas abusive chez les éditeurs québécois mais que puisqu'elle n'était pas souhaitable, il valait mieux y trouver des solutions de rechange. L'étude recommandait donc la recherche de moyens autres tels le dons de livres à des organismes communautaires et humanitaires pouvant y être intéressés.

«Tous les intervenants s'accordent à dire qu'on doit trouver des débouchés

aux livres, des solutions de rechange, notamment en favorisant l'insertion de ces livres dans des réseaux qui touchent les organismes et les individus qui peuvent difficilement s'en procurer autrement», peut-on lire *Le Pilonnage de livres au Québec*, un document interne.

Douze pays

L'AIEQ, dont la mission première est de favoriser la promotion et le développement des études québécoises au Canada et à l'étranger, fut créée il y a un peu plus d'un an et son conseil d'administration, présidé par l'ancien recteur de l'Université du Québec à Montréal Claude Corbo, compte des représentants de 12 pays. Avec ce projet, quelque 45 points de chute de par le monde — centres d'études québécoises et canadiennes — recevront un emballage cadeau au cours des prochaines semaines. L'Europe, l'Amérique du Sud, la Chine, les États-Unis font partie de la liste des destinataires. Benoît-Jean Bernard, directeur général de l'AIEQ, espère que cette première expérience fera bouler de neige: «Il faut tuer le livre pour le faire revivre, me disait un éditeur il n'y a pas longtemps. Nous sommes conscients que deux philosophies s'opposent dans cette affaire: celle selon laquelle le livre est un objet culturel qu'on ne détruit pas et l'autre, la loi de l'offre et de la demande, la loi du marché.»

Meilleurs vendeurs

À qui revient la palme du meilleur vendeur d'entre tous, le best-seller consacré du mois de mai? L'Association des libraires du Québec nous annonce — contre toute attente... — que c'est à Julie Papineau et sa porte-parole Micheline Lachance que revient l'honneur. *Le Roman de Julie Papineau*, et son tome 2, *L'Exil*, ont obtenu les faveurs des lecteurs-acheteurs. Suivent, du côté québécois, le tome 1 de la même histoire, et enfin le tout dernier de Jacques Poulin, *Chat sauvage*. Du côté étranger, le roman *La Cinquième Montagne*, de Paulo Coelho, puis *Rennaissance*, de Danielle Steel, et enfin *Le Zubial*, du coloré Alexandre Jardin, sont au tableau d'honneur. Notons que la biographie de Marie-Soleil Tougas, *Marie-Soleil* (Louise Bourbonnais), occupe la première place de la catégorie essais et documents.

LIVRES

ÉDUCATION

Formation en tête

Motivation, philosophie, langage et santé mentale

LOUISE JULIEN

Comme propositions de lectures estivales en éducation, voici des thèmes — la motivation, la philosophie pour enfants, le langage et la santé mentale — qui acceptent la réverie du vacancier et qui peuvent être alimentés par des discussions sur une plage de sable tiède ou de galets, sur la galerie de la maison de campagne ou encore autour d'un gueuleton en ville. Bon été!

PROFESSION MOTIVATRICE

Réveiller le désir d'apprendre
au collège et au lycée
Brigitte Prot, Éditions Noësis
Paris, 1997, 179 pages

LA MOTIVATION
DES ENFANTS

Le rôle des parents
Paul Darveau et Rolland Viau
Éditions du Renouveau Pédagogique
inc., Saint-Laurent, 1997, 132 pages

Après s'être inquiétés du niveau de motivation de leurs enfants ou de leurs élèves durant cette récente période d'examens, ces deux ouvrages viendront peut-être conforter les parents et les enseignants et leur permettre de préparer la rentrée de façon sereine. Le fonctionnement de la motivation n'est pas continu et n'est pas relié qu'à des objectifs intellectuels. Cela nous le savons pour nous; il nous arrive cependant de l'oublier pour nos enfants. Ces auteurs tendent de répondre à «la question plurielle: pourquoi, pour quoi et comment travailler et être réceptif en classe?» et alimentent la réflexion sur «la construction du savoir dans la classe et la construction du sens pour la personne» (Prot).

Écrits de façon fort spontanée, ces deux ouvrages se consultent facilement. Les lectures suggérées dans Darveau et Viau sont pertinentes.

LA PHILOSOPHIE

ET LES ENFANTS

Marie-France Daniel
Les Éditions Logiques, Montréal, réédition, 1998, 383 pages

Pour Matthew Lipman, philosophe américain contemporain, «la philosophie pour enfants vise à amener les jeunes à penser de façon plus

Lectures

D'été

raisonnable et juste et à leur inculquer l'habitude de réfléchir quand ils se trouvent dans une situation problématique ou conflictuelle». Marie-France Daniel présente le programme philosophique de Lipman en retournant à la pensée du grand pédagogue américain John Dewey (1859-1952), notamment pour expliquer le concept de «la communauté de recherche» qui cultive des habilités au dialogue, au questionnement, à la recherche réflexive et au bon jugement. *La Philosophie et les enfants* connaît un véritable succès au Québec et en France. Les raisons sont diverses, mais comme le soutiennent Anita Caron et Georges Leroux, dans l'avant-propos, «notre société a beaucoup de retard à rattraper sur le plan de la formation à la critique et à la pensée». L'école a un rôle important à jouer.



les approches de Vygotsky, Benveniste et Bruner.

Pour les parents, les nouveaux grand-parents et les enseignants, tous forcément intéressés par le développement du langage, le livre de Laurence Lentin deviendra probablement — comme pour moi — un «cadeau» attendu depuis plusieurs années: les pages sont imprégnées de mots d'enfants...

ÉCOLE ET SANTÉ MENTALE

Tome I. Vers une action concertée

Tome II. Réagir contre la violence, le décrochage,

le refus scolaire

Collectif sous la coordination de Jean-Yves Frappier et al., Prisme, Hôpital Sainte-Justine, vol. 7, n° 2 et n° 3-4, Montréal, 1997

Le thème et le contenu ne sont pas particulièrement «légers». Sous un titre qui effraie encore — la santé mentale étant à tort trop souvent reliée à des pathologies irréversibles et à l'incontournable culpabilité —, le lecteur (parent, enseignant, clinicien) trouvera, dans ces deux tomes, des exemples, des histoires de cas, des cheminements et des réussites, des cheminements et des interrogations, des résultats de recherche, des opinions éclairées, mais surtout des pistes de réflexion en vue d'une meilleure écoute, d'une plus grande tolérance et de meilleures propositions d'action.

Comme l'écrit Patricia Garel, rédactrice en chef, «l'école cherche une juste place entre exigences et critiques». Deux articles, signés par Robert Bisailon et par Philippe Savoie, retracent les moments importants de l'histoire de l'éducation québécoise et française. Puis, de nombreux spécialistes nous exposent leurs points de vue sur le suicide, l'hyperactivité, la dépression et la consommation de médicaments, le décrochage scolaire, les difficultés de comportement, la violence, la détresse, l'anxiété, la consommation et l'abus de drogues, le bégaînement, l'intervention précoce, l'orthopédagogie, la rééducation et aussi... la passion d'enseigner.

APPRENDRE À PENSER,
PARLER, LIRE, ÉCRIRE

Laurence Lentin
ESF éditeur, Paris, 1998, 174 pages

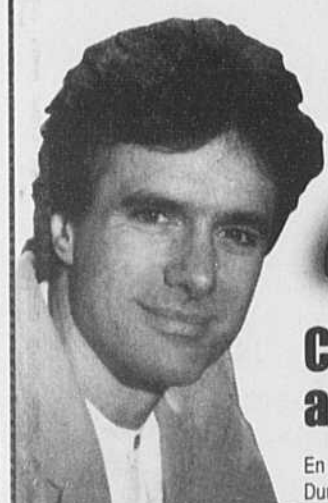
Cet ouvrage de Laurence Lentin complète une série de trois livres chez le même éditeur — *Apprendre à parler à l'enfant de moins de 6 ans* (1972), *Comment apprendre à parler à l'enfant?* (1973) et *Du parler au lire* (en coll., 1977) — qui ont été réédités dans l'ordre 12, 10 et huit fois. Vingt ans plus tard, *Apprendre à penser, parler, lire, écrire* poursuit, avec le même enthousiasme, cette réflexion sur l'apprentissage du langage, en intégrant

On ne trouve pas que du Gallimard,
à la librairie Gallimard...

3700 boul. St-Laurent, tél.: 499-2012
fax: 499-1535 www.gallimard-mtl.com

Les leçons
de l'amour

- Père manquant: Fils et filles du silence
- Les hommes et leur mère
- Le drame des bons gars et des bonnes filles
- L'amour en guerre: Le couple est-il possible?



Guy
Corneau

Conférences sur
audiocassettes

En vente dans toutes les bonnes librairies.
Durée approximative: 90 minutes chaque cassette.

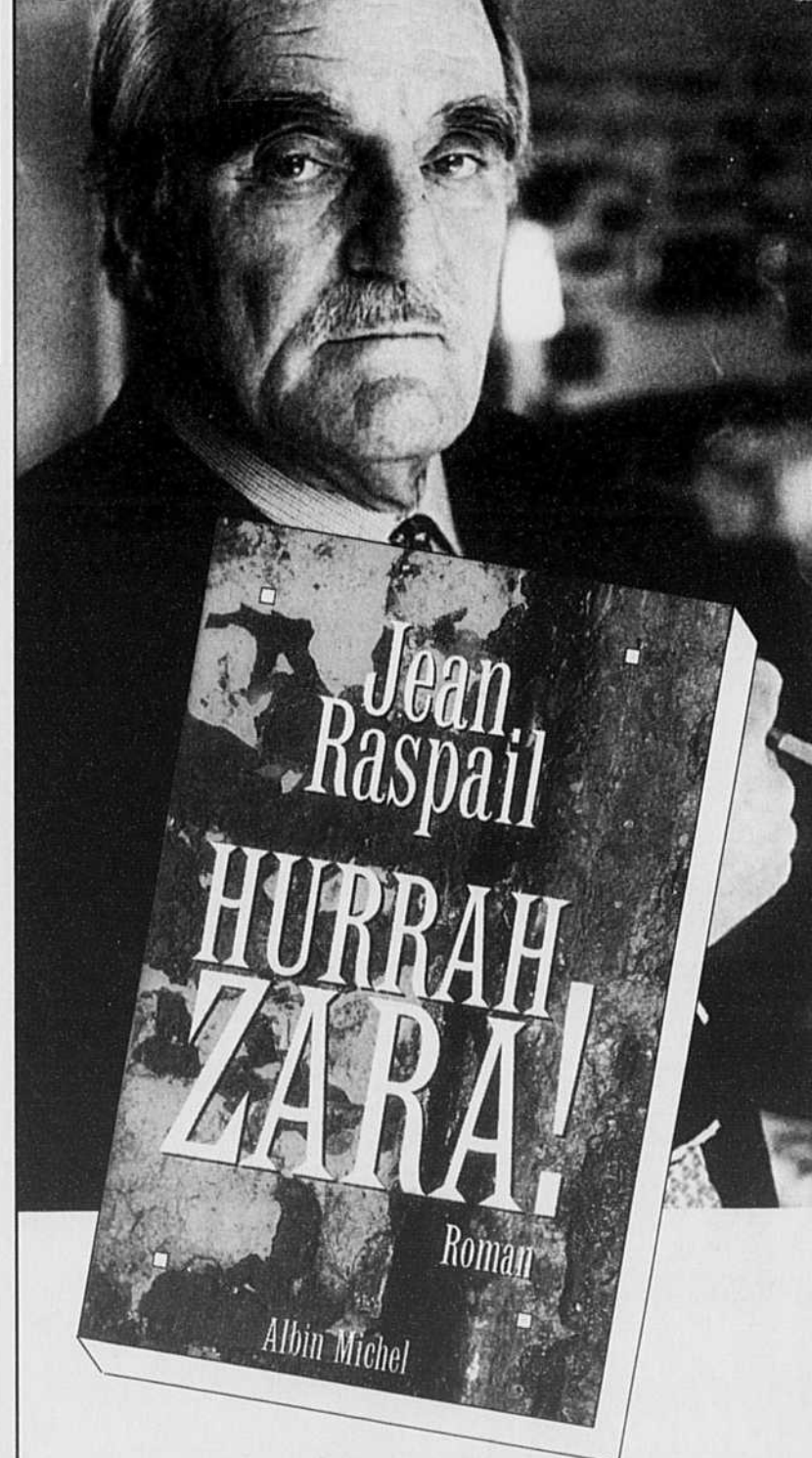
Les Éditions LOGIQUES

Distribution exclusive: LOGIDISQUE

1225, de Condo, Montréal (Québec) H3K 2E4

Tél.: 933-2225 • Fax: 933-2182 • logique@cam.org • www.logique.com

JEAN RASPAIL



Une extraordinaire saga,
un roman exceptionnel par
l'auteur de *L'Anneau du pêcheur*
ALBIN MICHEL

Libre Expression

PROFITEZ DE L'ÉTÉ...

POUR PLONGER
DANS L'ACTION

Les romans de BENOIT DUTRIZAC mettant en scène le journaliste Kafka Kalmar menacé par un dangereux télévangéliste sont promesses d'évasion et de frissons!

BENOIT DUTRIZAC
LA CRUCIFIXION
DE
KAFKA
KALMAR

La Crucifixion
de Kafka Kalmar
239 pages 19,95 \$

Le Karma de Kafka Kalmar
251 pages 22,95 \$

OU AU CŒUR DE
L'HISTOIRE

L'aventure de l'explorateur Étienne Brûlé en terre d'Amérique a inspiré à l'écrivain MICHEL MICHAUD une fresque généreuse, colorée par la passion et les dangers.

Le Roman
d'Étienne Brûlé
532 pages 27,95 \$



EN VENTE DANS TOUTES LES LIBRAIRIES

Éditions Libre Expression 2016, rue Saint-Hubert Montréal H2L 3Z5

LIVRES

Guillermo Cabrera Infante

L'Infante terrible de Cuba

Il a connu Borges, il s'est opposé à Castro

PHILIPPE LANÇON
LIBÉRATION

Il n'enlève jamais ses lunettes rondes, même pour dormir: «Comme ça, quand je me réveille, je vois tout de suite les choses autour de moi.» Pour un vieil exilé comme Guillermo Cabrera Infante, né à Cuba et naturalisé britannique, c'est important. Le moindre détail environnant lui prouve qu'il existe: un havane, un café serré, l'immense télé, sa charmante femme, Miriam, ex-rouleuse de cigares et actrice de la télévision cubaine, et le philodendron géant qui, bouffant la lumière, fait rideau avec la rue et achève de rappeler une île sous la pluie d'une autre île. «Mon appartement est totalement cubain, dit-il, et, ma femme et moi, nous parlons en cubain. Peu de gens pourraient nous comprendre.»

Il a écrit: «Parfois, je me crois invisible. Cela arrive quand j'enlève ma veste de tweed, mon pull-over de laine, mon pantalon de velours côtelé, mes chaussures de cuir de vache retourné, puis mon caleçon. Alors je me regarde dans le miroir, et je ne vois rien.» Mais le regard, espiegle, insolent, énergique, regard d'Alice au pays des merveilles (l'une de ses bibelles), reprend vite le dessus. Et avec lui, Cuba: ses parodies, son autodérision.

Le gentleman de Gloucester Road

L'homme de 69 ans, l'ancien fétard qui a lu tous les livres, devenu ce paisible gentleman de Gloucester Road, voit alors un bordel de volumes et de manuscrits qui envahit, du sol au plafond, son appartement néo-victorien. Il y vit sans luxe depuis trente ans, comme un aveugle en sa bibliothèque. Il a d'ailleurs connu Borges. La première fois, ils ont parlé du physique de Mae West, puis imaginé le casting idéal de *Docteur Jekyll et M. Hyde*: Spencer Tracy en Jekyll, George Raft en Hyde.

Cabrera Infante a beaucoup écrit sur le cinéma, vécu de scénarios sans gloire. C'est un enfant des images et des mots. Une photo de Borges, dédicacée d'une écriture serpentant depuis la cécité, est installée dans le couloir, près de celles du chanteur Benny Moré et du poète Nicolas Guillén. «Le coin des morts», résume Cabrera Infante. Ou celui des souvenirs.

À Cuba, son nom a disparu et ses livres sont interdits. On les trouve parfois, au marché noir, à 30 dollars pièce, somme énorme. On les loue aussi clandestinement: Zoé Valdés troqua ses rations de lait condensé contre deux semaines de *Trois tristes tigres*, chef-d'œuvre romanesque publié en 1966, où revit La Havane des années prérévolutionnaires. Elle recopia les pages qui la fascinaient. «Qu'en serait-il de nous, dit-elle, enfants malheureux nés après la "fatidique" année 1959, sans les romans de Cabrera Infante?» L'ouvrage aujourd'hui retraduit, *Dans la paix comme dans la guerre*, est composé de nouvelles et de vignettes écrites dans les années 50, sous la dictature de Batista. Cabrera Infante y met en place son style, ou, plutôt, y accorde ses voix: celles d'une ville, La Havane, éclatante de vie dans la pauvreté, l'État policier, les voyous, l'amour, le suicide. Le recueil est publié en 1960 à Cuba et traduit un peu plus tard en France, grâce à Roger Caillols.

Fils de fondateurs du PC cubain, Cabrera Infante est alors lié à la révolution: vice-prési-

dent de l'Union des écrivains cubains, fondateur de la Cinémathèque cubaine, il dirige *Lunes de Revolución*, la grande revue culturelle du moment. Deux ans plus tard, la revue trop indocile doit fermer et son patron est envoyé en Belgique, «une sorte de Sibérie cubaine, l'autre face de la Lune», comme attaché culturel. Les barbus l'ont sifflé hors jeu. «Fidel détestait La Havane et son esprit de liberté, son humour, dit-il. Les révolutionnaires avaient de toute façon très peu le sens de la vie, et beaucoup celui de la mort.» Cabrera Infante, jouisseur des mots et des choses, ne pouvait les suivre sur ce chemin noir.

Castro: un homme de pouvoir

Il était heureux, pourtant, dans les premiers jours de 1959: «Batista s'était rendu insupportable. C'était un voleur, qui tuait pour ne pas être surpris en train de voler son peuple.» Mais, peu de temps après la révolution, lors du voyage de Castro en Amérique latine, Cabrera Infante a sa minute de désillusion. «Je connaissais Castro depuis 1948 et je n'en avais pas une bonne image. Mais je me disais qu'il avait peut-être changé. On a survolé l'Amazonie pendant des heures. Castro a fini par dire, en regardant cet immense territoire: "C'est là qu'on aurait dû faire la révolution!" Il n'avait pas changé: un homme de pouvoir, et rien d'autre.»

L'écrivain revient de Belgique en 1965 pour enterrer sa mère. Son pays s'est refermé. La chasse aux intellectuels et aux homosexuels a commencé. Un chef de la Sécurité d'État dit: «Celui-là ne sortira que sur mon cadavre.» D'autres puissants, ses amis d'avant, l'aident alors à fuir, avec sa femme et ses deux filles. Le hiérarque sécuritaire est mort il y a quelques mois. Quelques brèves l'ont annoncé. Cabrera Infante n'est jamais retourné à Cuba, pas même pour enterrer son père: «J'aurais été prisonnier là-bas, au lieu de l'être ici.» Ici, Londres.

Derrière ses lunettes, l'écrivain peut voir certains manuscrits entassés, derrière le canapé, dans des sacs de toile bleue tels qu'on les trouve à Barbès. Il y a aussi le dernier texte en date, qu'il lira aujourd'hui: le discours de remerciement au roi d'Espagne à l'occasion de la remise du prix Cervantès, la plus haute distinction littéraire du monde hispanique. «Un dialogue entre Cervantès et moi», dit-il. Un truc pas très officiel, donc, une joute entre l'exilé cubain et le taulard du Siècle d'or. Il voit aussi sa machine à écrire Smith Corona, qui le suivit dans l'exil. Il ne l'utilise plus, mais elle est toujours là. Un coquillage cubain, un fétiche, y est incrusté: peut-être y entend-on le bruit de La Havane, mais aussi la mer, le vent, les voix?

Trois romans, publiés en quinze ans, ont permis à Cabrera Infante de recréer ces voix, de leur donner un poids symphonique. On lit les phrases, on ferme les yeux: la rue havanaise est là, avec fétards, filles de la nuit, mulâtres et artistes fous. Ces partitions font de leur auteur-compositeur l'une des grandes figures de la littérature de langue espagnole. Cuba a inventé une musique populaire unique. Il s'en est inspiré. «Je veux faire de la musique populaire par d'autres moyens», écrit-il. S'il est vrai que tous les arts

aspirent à la condition de musique, mon art, ou ma part dans l'art, a toujours aspiré à la condition de musique populaire: chansons cubaines, musiques de films, de comédie musicale, et ce jazz.» Tout est jeu de mots, parodies, monologues phonétiquement rythmés.

L'Espagne de Franco

La révolution s'est prise au sérieux; Cabrera Infante, enfant joueur, ne l'était pas: «Être sérieux, c'est être grave et, comme vous le savez, grave est la tombe.» En 1965, il atterrit en famille dans l'Espagne de Franco. On lui refuse un permis de résident. «Pour les franquistes comme pour les exilés cubains de Miami, j'étais une pute réformée: peu fréquentable.» Il émigre à Londres, grâce à un réalisateur américain. «Le *Swinging London* après le couvent franquiste, quel soulagement!» Un tableau, peint par un ami américain et accroché devant la bibliothèque, rappelle cette époque: l'écrivain et sa femme sont assis, de face, sur fond de peau de tigre. Leur chat Ofenbach, mort depuis, pose entre eux pour un moment intime d'éternité.

Pendant treize ans, il a un passeport d'apatride. Cuba l'a renié. La Grande-Bretagne ne l'a pas encore naturalisé. «J'étais en zone grise», dit-il. Les voyages sont compliqués par les visas. L'œuvre est occultée dans certains pays, en particulier la France, par des éditeurs, des journalistes, fidèles à Castro comme au nombril de leurs illusions: ils lisent moins les livres qu'ils ne jugent l'homme — ou plutôt son attitude.

Alejo Carpentier et Nicolas Guillén sont alors les grandes figures exportables du régime. Guillermo, fantôme de littérature, est parfois primé, mais un silence critique étouffe l'écho de sa renommée. Ses essais sur Cuba ne sont toujours pas traduits en français. Il faut dire que l'écrivain n'est guère complaisant: s'il ne donne aucun gage aux consciences de gauche, il refuse de participer à des colloques en professionnel de l'exil.

Un jour, un philosophe européen lui vante l'alphabétisation cubaine. Il répond: «À quoi sert d'alphabétiser des millions d'hommes, quand un seul décide de ce qu'ils pourront lire?» Il vit avec discrétion son rêve doublement insulaire. Il publie assez peu. Il vient d'écrire un scénario pour Andy Garcia. La Havane en forme le cadre: «La Havane, Cythère vade-mecum, qui m'accompagne, que je porte comme une voix en moi, au plus profond de moi.» On se souvient d'une phrase de lui: «Qu'importe comment on te coupe le cordon! Il restera toujours le nombril.» Le lointain nombril du caïman cubain. L'exil n'aurait-il pas asphyxié son inspiration? «Et Joyce, répond-il, il a eu besoin de retourner en Irlande pour écrire son œuvre?»

La plupart des grands écrivains cubains, a-t-il écrit dans l'un de ses plus beaux articles, *Naissance d'une notion*, ont écrit leurs œuvres dans l'exil — peut-être grâce à lui. Ceux qui sont retournés au pays, comme José Martí, y sont morts prématurément et violemment. «Ils n'ont pas écouté», écrit Cabrera Infante, *le fatal conseil de Pythagore: "Ne reviens jamais."*

DANS LA PAIX COMME DANS LA GUERRE

Guillermo Cabrera Infante
Traduit de l'espagnol
par Robert Marrast
Gallimard, «L'étrangère»
Paris, 1998, 240 pages

Robert Laffont

André Comte-Sponville
Luc Ferry

La sagesse des Modernes

Dix questions pour notre temps

Robert Laffont

La sagesse des modernes

Luc Ferry, André Comte-Sponville

Comment vivre aujourd'hui? Quelle sagesse après la religion et au-delà de la morale? Dix questions pour notre temps.

Alexandra Lapierre



Père et fille: un duel pour l'immortalité

Artémisia

Alexandra Lapierre

L'aventure d'une des premières grandes femmes peintres de l'histoire par l'auteur de «Fanny Stevenson».

Un duel pour l'éternité dans l'Italie baroque du XVII^e siècle.

MAX GALLO DE GAULLE

«L'appel du destin»

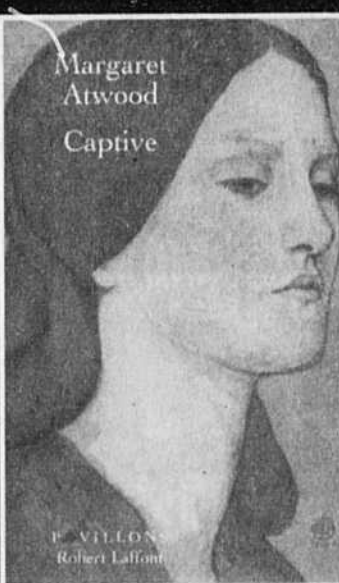


De Gaulle, T. 1

Max Gallo

«Pourquoi de Gaulle après Napoléon? Parce que j'aime les héros qui bâtissent leur destin seuls, parfois contre tous et deviennent les figures de proue d'une nation».

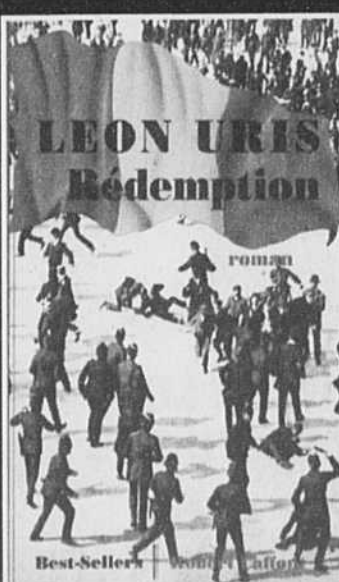
Max Gallo



Captive

Margaret Atwood

Cette femme au visage d'ange est-elle innocente, captive de sa folie ou une simulatrice démoniaque qui mène le jeu comme elle l'entend?



Rédemption

Léon Uris

La faim et l'humiliation ne peuvent que momentanément faire taire un peuple. «Rédemption» est le grand roman de la marche irlandaise vers la liberté.

MAGIE ET CRISTAL

AVEC CE QUATRIÈME VOLET, TRÈS ATTENDU DE LA SAGA FANTASTIQUE
LA TOUR SOMBRE, STEPHEN KING
NOUS OFFRE LE PLUS DÉROUTANT, LE PLUS ÉNIGMATIQUE DE SES ROMANS.

éditions
34

